

" Expérience démocratique et expérience spirituelle "

Quelle parole peut aujourd'hui relier les deux?

Merci à tous d'être là ! Quel plaisir que de se retrouver au milieu de vous après 25 années d'éloignement ! Merci Hélène, merci Maurice, merci Louis ! Merci Jean Claude ! Merci à tous les « préparateurs de cette soirée avec qui nous avons ardemment « négocié » le thème :

« Parler en même temps de la démocratie et de la spiritualité en terme d'expérience,

- *c'est chercher à exhumer les ressorts cachés de nos démocraties (tant les énergies morales et spirituelles indispensables pour sa vitalité que ses facteurs de crispation ou de délitement),*
- *c'est montrer comment les spiritualités contribuent aux luttes contre le mépris et pour la justice et la reconnaissance tout en rejetant le fondamentalisme et le communautarisme,*
- *c'est aussi sortir les spiritualités d'un espace purement intérieur et égocentriste et resituer la transcendance au cœur des relations actuelles entre les hommes,*
- *c'est trouver dans le rapprochement des deux un élan qui nous entraîne, nous et cette société, ailleurs que vers l'épanouissement individuel, dans des réponses à inventer ensemble.*

Je suis particulièrement heureux de « revenir » à « Saint E » pour me confronter à ce défi que j'ai préparé depuis de longues semaines... et en même temps, je suis passablement fébrile, n'ayant finalement à vous présenter aucune révélation, aucun programme, ni aucun projet de société, je ne vous apprendrai rien de notre société que vous ne sachiez déjà ; je ne vais même pas vous décrire ni une expérience démocratique ni une expérience spirituelle, ni vous en présenter un modèle, mais bien plutôt **une démarche** : je veux juste vous inviter à regarder autrement notre société et la politique d'une part, nos idéaux de vie et les spiritualités d'autre part, en vous plaçant **du point de vue des expériences de la démocratie et de la spiritualité...** Que voit-on quand on regarde les choses d'en bas, à partir de son expérience profonde ?

Nous allons donc nous livrer pendant quelques quarts d'heure à un petit exercice dont vous êtes les principaux acteurs : est-ce que vous voulez bien accepter de vous déplacer et de vous mettre à plat ventre au ras de vos expériences ? Ce n'est pas confortable comme posture, je sais ! Ce n'est ni naturel ni aisé de se mettre devant ses expériences profondes ! **Mais quand on a « le nez dans son vécu » et qu'on relève la tête pour regarder plus loin, alors tout change, notre place dans l'univers et toutes nos priorités : on ne peut plus se voir comme le centre du monde en quête d'un soi insaisissable ou d'un vain épanouissement, on cherche des collègues, des compagnes ou des frères, forts d'un « élan vital » qui ne vient pas de nous...** C'est du moins le pari que je fais ! Merci de jouer le jeu !

J'introduirai cet exercice en plantant le décor : pourquoi et dans quel contexte je pose ainsi les questions ? Ensuite, je préciserai l'idée que je me fais d'une expérience et de sa dynamique propre en m'appuyant essentiellement (mais pas uniquement) sur un philosophe américain, John Dewey, inspirateur d'Obama. Je pourrai alors chercher derrière le fonctionnement décevant des institutions et des procédures démocratiques et derrière les disputes politiques, la présence effective d'expériences démocratiques, avec des enjeux déterminants. Et je vous proposerai enfin de rechercher derrière la sécularisation et le désenchantement du monde ainsi que derrière la prolifération de courants spirituels de tous genres, la vitalité d'expériences religieuses qui peinent à s'ouvrir au monde.

Introduction : où et pourquoi une telle problématique ?

Nous nous situons d'emblée face à une certaine analyse de la crise relativement à la démocratie et à la spiritualité :

- *notre démocratie souffre d'une « **maladie de la citoyenneté** » ou bien d'une « crise de l'engagement et de la militance » qui chez les jeunes, dans le monde du travail ou de la consommation et a fortiori dans les Banlieues, ne trouve plus de ressort pour notre « vivre ensemble » : la République, la Patrie, la Solidarité, le souci du Collectif ne font plus guère vibrer ; l'engagement fait peur ; le Bien Commun ne mobilise plus guère, contrairement aux matchs, aux mini fêtes, aux concerts, aux lobbys... et aux communautarismes ! Notre société s'épuise à vouloir distribuer un épanouissement individuel qu'elle échoue à apporter durablement et elle ne réussit pas à nous rassembler pour rechercher ensemble des réponses à ce qui nous bouscule et nous appelle !*

- *les spiritualités (quelles qu'elles soient) souffrent d'une « **maladie identitaire** » : les quêtes spirituelles, que ce soit dans la littérature, dans l'explosion des romans autobiographiques, dans la consultation croissante des psychothérapeutes, dans la vogue des gymnastiques douces ou des arts orientaux, dans la recherche d'une sobriété heureuse en rupture avec la démesure consumériste, ou encore dans ce que l'on a appelé le « retour du religieux », tous ces chemins de Compostelle ou du Zen amènent à réorienter le « soi » en permettant à chacun de se retrouver lui-même, corps et âme, intelligence, sensibilité et affectivité, chargé de possibilités, tout en échappant constamment à ses conditions, à ses définitions, à ses déterminations, à ses relations, bref à soi-même ! Mais dans cette quête contemporaine de soi, s'estompe quelque peu l'envie d'une rencontre de l'Autre, d'une Hospitalité, d'une Fraternité entreprenante : l'époque où les spiritualités créaient des hôpitaux, des écoles, des patronages, des Mouvements de jeunesse, de pensée politique ou de solidarité (comme Emmaüs ou ATD ou L'Arche) semble révolue !*

Face à ce sévère diagnostic sur notre société, la proposition est de reprendre les choses à la base, de changer de focale et de regarder de plus près ce qui se passe sur le terrain de nos expériences vécues, persuadés que nous y retrouverons une vitalité effective et des opportunités foisonnantes : c'est au ras du sol que nous trouverons le plantain qui pousse au milieu des orties !

L'hypothèse soumise à débat, c'est que le remède à proposer n'est pas du côté d'une réactivation des valeurs (républicaines ou charitables), mais d'une élucidation et d'une réactivation des expériences personnelles et collectives vécues autour de nous : si nous ne retrouvons plus dans la démocratie ni dans les spiritualités les valeurs qui nous paraissent vitales, ne nous épuisons pas à chercher à les inculquer de force. Ni l'école, ni les parents n'y arrivent, inventons une autre méthode !

Par contre, constatons que dans notre société actuelle, beaucoup de gens participent activement à la vie démocratique, mais de façon éclatée, éparse et sans grande lisibilité, en se cantonnant dans de mini projets, en s'épuisant dans des rivalités de personne et de champ de compétence ou dans de vaines disputes idéologiques, faute de repères partagés, de projets transversaux et de réflexions sur les phénomènes de domination ou sur les capacités des acteurs qui permettraient de dépasser ces conflits et de susciter une dynamique : la démocratie n'est pas sans expériences multiples, mais elle manque d'intelligibilité, de compréhension partagée, de reconnaissance réciproque et il me semble possible et fructueux de chercher à mettre en résonances toutes ces expériences démocratiques. Car si l'on pousse la réflexion, on est amené à constater que ces mini expériences ne subsisteraient pas en dehors d'un organisme démocratique dont elles sont les cellules... elles-mêmes nécessaires à sa survie !

De même, on peut constater du côté des spiritualités, une poussée réelle dans la jeunesse mais qui ne s'oriente pas pour l'heure du côté de la vie démocratique ! Mais pourquoi les quêtes spirituelles des jeunes générations s'arrêteraient-elles à des quêtes de soi ou à des pratiques de prière ? Pourquoi ne

trouveraient-elles pas au fond de ce « soi » un écho des expériences vécues par Augustin, François d'Assise, l'Abbé Pierre ou le Dalaï Lama ? Pourquoi n'y découvriraient-elles pas, comme dans les générations antérieures des appels à rencontrer l'Autre, à se rendre « hospitalier », ou à des gestes de solidarité... si l'opportunité leur était présentée ou si des « passeurs » leur parlaient à la manière dont nous-mêmes avons bénéficié de pareilles rencontres...

L'hypothèse est donc que nous pourrions trouver au cœur des expériences humaines elles-mêmes un élan qui nous pousse à regarder au-delà de nous-mêmes et d'elles-mêmes, au-delà de la singularité bien limitée de l'une ou de l'autre, au-delà de la contingence et de la fragilité d'une expérience précise qui pèse si peu dans l'univers... pour nous ouvrir à une autre compréhension de nous-mêmes aux prises avec un environnement qui du coup se met à s'animer ! Dès que l'on se prend à considérer jusqu'où peuvent nous mener nos expériences, nous sommes aussitôt pris dans une spirale, rarement visible et rarement brusque, mais toujours autrement plus forte que nous !

Mais qu'est-ce à dire ? Quel est cet « élan » évoqué ? De quelle expérience parlons-nous ? Que pouvons nous trouver dans nos expériences qui nous apporte des solutions aux crises de société que nous avons évoquées ? Comment arriver à parler de son expérience d'une façon qui nous éclaire vraiment ?

Notre hypothèse n'est crédible que si nous visons un certain type d'expérience, ou plutôt un certain niveau d'expérience, ou mieux encore, une certaine manière de comprendre l'expérience en profondeur : ce n'est guère dans l'expérience montrée dans les scénarios de « Plus Belle la Vie », dans la « TV Réalité » ou dans la presse « people » que nous trouverons les leviers recherchés... et ce n'est pas non plus en racontant goulûment toutes nos expériences vécues, ni en nous épanchant sur nos émois, ni en étalant complaisamment toute notre affectivité : les ressorts cachés de notre existence ne se dévoilent pas dans les palabres du Café du Commerce, dans les récits de vie trop vite écrits, dans les mails vite crachés de « face book » ni dans l'accumulation des lectures ! Ce n'est pas le dilettantisme ambiant ni la manie de zapper d'une expérience à l'autre qui nous ouvrira de nouvelles perspectives ! Il ne suffit pas de répéter les mots « expérience » ou « vécu » à tout bout de champ pour vous en faire ressentir les potentialités ! Par contre, plusieurs philosophes contemporains ont réussi à montrer les insoupçonnables richesses des expériences les plus communes, celles de la perception (Merleau Ponty), d'un événement (Romano), d'une donation (Marion), de la vie (Michel Henry), d'une parole qui fait sens (Ortigues et François Marty) et nous reprendrons quant à nous les explications de Dewey sur les expériences démocratiques et spirituelles.

Ainsi donc, de même que la science contemporaine a découvert l'incroyable profusion de particules contenues dans un grain de poussière, de même, la philosophie contemporaine a découvert l'inénarrable richesse des expériences les plus communes ! Reste qu'il est bien rare d'arriver à les percevoir vraiment ! Il y a donc des degrés dans la compréhension de l'expérience comme il y a des degrés dans l'expérience elle-même (les expériences sont plus ou moins fortes... ce qui ne veut pas dire qu'elles soient meilleurs ou pires), selon que soient plus ou moins activées les différentes composantes de l'expérience que nous examinerons plus loin.

Comment donc s'introduire dans ces profondeurs de l'expérience ? Le plus simple (et le plus universel !) est de vivre soi-même une vraie expérience... mais ça, ça ne se commande pas et ce n'est pas ici que ça va se passer ! Car il ne s'agit évidemment pas en l'occurrence d'une « expérimentation » qu'on puisse monter artificiellement ! La vie se charge de « nous en faire vivre de belles ! »

On peut par contre trouver des dispositifs qui aident à se replonger dans les profondeurs des expériences passées ! Et il y a plus de manières d'explorer ses propres expériences que d'étoiles au firmament ! Certains « font la route de Saint Jacques de Compostelle » pour aller « jusqu'au bout d'eux-mêmes » ; d'autres « font une retraite spirituelle », par exemple, les Exercices de Saint Ignace, pour retrouver les « motions » qui bruissent au fond de soi et pour discerner celle qui leur correspond le mieux et qui puisse orienter leur choix de vie ; d'autres « font du zen » pour se retrouver eux-mêmes au fond des silences abyssaux, d'autres font du théâtre pour exprimer par leurs gestes, par leurs mimiques et par

leurs corps toute une affectivité qui les submerge ; d'autres encore font des récits de vie qui exhument ce qui a été vécu de plus important. En fait tous les arts visent de près ou de loin à cette expression...

Dans tous ces exercices, il y a quelque chose d'**artificiel** dans la mesure où il s'agit de réaliser artificiellement (= un « faire » conscient et volontaire) un dispositif qui permet l'exploration des expériences et qui a sa propre consistance formelle avec des compétences, des méthodes et tout un art !

Mais il y a aussi une **authenticité**, dans la mesure où ces exercices renvoient effectivement à une expérience précise et contingente vécue par des personnes ou par des groupes.¹

De tels exercices ne peuvent donc que « renvoyer » à des expériences ; mais ils ne sont pas les expériences auxquelles ils renvoient ! Évitions les confusions : on peut bien « faire » d'innombrables exercices d'expression des expériences sans avoir vécu une vraie expérience² ! On peut aussi en faire d'excellents, techniquement parfaits et chargés de compétences... mais complètement inauthentiques car ne se référant qu'à des expériences superficielles ou illusoire... et inversement, combien se réfèrent très authentiquement à des expériences fortes, sans savoir en parler !

L'exercice que je vous propose ce soir est particulièrement problématique : son caractère artificiel est évident (je vous parle pendant une heure et quart, vous posez des questions pendant une demi-heure... dans une église transformée en salle de conférence, etc...) mais les compétences déployées le sont beaucoup moins, on va y revenir...

Quant à l'authenticité, elle est encore plus incertaine dans la mesure où je ne vais pas me référer à une expérience précise. Je ne vous propose pas d'explorer avec moi une expérience nouvelle face à laquelle nous pourrions mesurer l'authenticité de mon exposé selon qu'il l'éclaire plus ou moins.

Ma démarche est beaucoup plus modeste et besogneuse : je vous propose seulement un travail de préparation de vos futures excursions à travers les expériences : une révision du matériel que nous utilisons pour comprendre nos expériences, la fabrication de semelles orthopédiques, en quelque sorte ! Du coup, vous seuls pourrez dire à l'usage si ça vous redonne le goût de reprendre vos chaussures de marche ! Ce n'est pas l'orthopédiste qui évalue la réussite de ses semelles !

Dit avec une autre image : prenons le temps ce soir de travailler à des verres correctifs qui nous permettent de redécouvrir nos expériences dans toutes leur profondeur !

Mais au pays d'Angénieux et du pôle optique, il est clair que des lentilles bien ajustées, ça se travaille, et pas n'importe comment ! On ne peut corriger notre regard sur nos expériences qu'au prix d'un vrai travail de réflexion, avec une méthode, une prise en compte de la pluralité des composantes, la conception d'une diagnostic plausible, des analyses complémentaires, et des vérifications... Il faut sélectionner le type d'expérience susceptible de nous éclairer (car toutes les expériences ne sont pas éclairantes, loin de là !) ... et préciser en quoi ces expériences peuvent nous éclairer...

Ceci dit, rassurez-vous, c'est plus à un bricolage, qu'à un travail de pro que je vous invite. Les lunettes que je vous propose sont fabriquées de bric et de broc à partir des cours que j'ai pu grappiller dans des séminaires d'anthropologie et de sociologie à la Sorbonne ou à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (l'EHESS), (notamment de Louis Quéré). Au prix de laborieux efforts, (vu l'âge de mes neurones de retraité) j'ai eu la surprise de découvrir un mode de pensée qui transformait mes conceptions de l'expérience... là où je m'y attendais le moins, de l'autre côté de l'Atlantique, en plein cœur du Capitalisme américain, dans cette École de Chicago dont est issu un ancien Travailleur Social de Couleur qui a fait du chemin (Obama)

¹ Toute œuvre d'art a en elle-même une beauté formelle (qui correspond à la cohérence de la réalisation et à l'art de l'artiste) et une authenticité (qui renvoie, hors d'elle-même, à l'expérience, à l'inspiration de l'artiste, à l'écoute et à la sensibilité du spectateur). Souvent les commentateurs contemporains se focalisent sur la forme, estimant l'expérience inatteignable et indicible...

² Il est vrai qu'on peut aussi dire « faire une expérience » (comme on « fait l'amour » ou on « refait sa vie »), mais le mot « faire » n'a pas du tout alors la même signification que le « faire » de l'artisan ou du fabricant.

Mais je ne vais pas vous infliger un cours de philosophie, ce n'est pas mon métier ! Je ne vais pas vous exposer la pensée de Dewey d'une façon universitaire en le situant parmi les autres courants philosophiques contemporains. Je vais simplement vous présenter ce que moi j'ai retenu de ces grands penseurs, les fragments d'analyse que j'ai retirés de leur contexte savant et que j'ai essayé de prédigérer pour les rebrasser dans une salade niçoise que je n'oserais même pas présenter à mes maîtres !

Voilà donc ce que j'aime dans la méthode pragmatique de Dewey et ce que j'en retire, moi, pour explorer les profondeurs de l'expérience vécue.

Mais dans ce Bassin Stéphanois, haut lieu de la technique et du « bel ouvrage », même quand on bricole, ne serait-ce que pour aménager sa maison de la Haute Loire, on ne rigole pas avec la qualité du travail ! Il ne s'agit pas de se « payer de mots » ; ce ne sont pas des petites images d'expériences de quatre sous que je veux vous vendre ! Le professeur de Français que j'étais en 1972 à l'Ecole Technique du Marais entend encore les moqueries ou plutôt le scepticisme quelque peu ironique de ses collègues Professeurs d'Atelier, quand je quittais la salle des prof pour aller affronter mes jeunes tourneurs ou fraiseurs dans les « groupes d'expression » (c'était le nom donné à l'époque aux groupes d'aumôneries): comment, face à des jeunes qui n'en ont cure, oser parler sérieusement de l'expérience vécue ? De quelle expérience parlons-nous ? L'évocation de mes déboires d'enseignant (ou d'aumônier) de l'époque me rend prudent, mais non moins pugnace !

1. Une approche pragmatique de l'expérience, ce « moment fort » où une impulsion vitale nous unifie en nous ajustant à notre environnement.

1.1. Le pragmatisme anglo-saxon de William James et de John Dewey.

Dewey s'inscrit dans un courant de pensée entièrement tourné vers la pratique et vers la conquête de nouveaux espaces et de nouveaux mondes.

Depuis le 17^{ème} Siècle, les penseurs Anglo-Saxons ont développé une approche « empiriste » de la réalité qui se démarquait de la philosophie du Sujet du Vieux Continent, de Descartes à Hegel et Kant, jugée trop conceptuelle : au lieu de partir d'une réflexion sur la pensée et sur la Raison, ils entendaient partir de l'expérience empirique, tout en gardant un « souci éthique fort », au pays du puritanisme et d'une profusion de mouvements spirituels...

Le reproche fait par les penseurs du Continent c'est que cette pensée reste « très terre à terre » dans une approche pragmatiste fort peu critique qui ne va pas au fond des choses ni aux causes profondes, renonçant à remettre en question le « système » elle peut sembler conservatrice... Et il nous faudra nous mesurer à ces griefs au terme de notre exposé.

Pour l'heure, retenons que ce double attachement à l'expérience et à l'éthique a amené, William James (1842–1910), l'introducteur de la psychologie aux États-Unis, à rechercher un « empirisme radical » en créant à l'orée du XXème Siècle le « pragmatisme » et en écrivant tout un livre sur l'« expérience religieuse » : « Pas d'expérience vraie sans un grand idéal ! »

Dewey a poursuivi cette approche en cherchant à préciser ce que pouvaient être les expériences pédagogiques, esthétiques, démocratiques et religieuses... à travers des écrits, un enseignement, des conférences, en soutenant des associations, en s'investissant dans les débats de société... Dewey est

surtout connu aux USA comme le Père d'un courant pédagogique qui développait chez les élèves 4 impulsions majeures :

- ✚ Communiquer
- ✚ Construire
- ✚ Enquêter
- ✚ S'exprimer

L'intérêt de cette démarche, c'est à mes yeux, sa manière de valoriser l'expérience... pas n'importe quelle expérience superficielle ou furtive... **mais l'expérience qui mobilise et réunit les potentialités** du corps et de l'esprit, de l'imagination et de l'intelligence, de l'individu et des groupes, une expérience qui met en oeuvre un « élan », un « idéal » **que l'on ne peut comprendre dans sa radicalité qu'en le qualifiant de « spirituel »** : même si une sécularisation est non seulement possible mais souhaitable, cet « élan » est toujours extrêmement fragile et il a grand besoin de toutes les forces humanistes, philosophiques, morales, religieuses ou spirituelles !

C'est étrangement ce qu'oublie systématiquement tous les courants français qui importent cette pensée en France : il y a ici et maintenant une grande vogue du pragmatisme pour sortir de nos approches passablement figées et dogmatiques en prenant mieux en compte toutes les intercommunications dont nous sommes porteurs ; mais en France, le pragmatisme est émasculé ou châtré, vidé de toute sa virulence émotionnelle et spirituelle.

1.2. L'approche Pragmatique recherche l'expérience dans les interactions et dans une radicalité.

Précisons d'abord les deux grandes caractéristiques de la démarche pragmatique.

- ✚ **Le primat de la pratique et des interactions** : pour le pragmatisme, ce qui est à comprendre dans la réalité, ce sont toutes les interactions qui nous constituent : chaque action est d'après lui un « ajustement » entre un « agent » (lui-même partagé entre sa spontanéité et son « self ») et tout son « environnement » (pas seulement ses déterminismes économiques et sociaux, mais aussi toutes ses normes, ses habitudes, ses modes de vie, ses rites, ses valeurs). Parmi toutes ces interactions continues, la plupart du temps automatiques purement instinctuelles et inconscientes, Dewey s'attache à comprendre les « expériences », ces moments particulièrement forts où l'agent s'unifie en s'ajustant à ce qui lui arrive.

Première incidence : l'expérience n'est pas appréhendée de prime abord du côté du « ressenti » (des sensations, des perceptions, des affections...) ni des connaissances (des découvertes, des changements de vision, des convictions...) qu'elle apporte, mais en tant qu'**interaction** spécifique et **non automatique** qui **mobilise les agents tout entier** et en fait des personnes à la fois réceptives et actives au sein de leur environnement.

Deuxième incidence : ce primat reconnu à la pratique relègue **la théorie à une place seconde**. Il devient donc possible d'**échanger** valablement, **sans aucun a priori théorique**, avec tous ceux qui ont eu une réelle expérience du même ordre, quelle que soit leur doctrine, leur propre cadre de référence et quel que soit leur niveau d'expertise ou de scientificité, même quand leur capacité d'expression semble bien limitée. Il est plus facile d'éviter les querelles de mot, dès lors que l'on convient de se référer continuellement aux expériences.

Troisième incidence : l'écoute et la prise en compte des « **gens ordinaires** » sont fondamentales dans la mesure où ils sont effectivement « porteurs d'expérience ». Point n'est besoin d'être intellectuel ni de maîtriser des théories pour vivre des expériences fortes et pour pouvoir en parler.

Le pragmatisme établit un nouveau type de rapport entre pratique et théorie.

D'une part, à l'intérieur des théories, les « savoirs ordinaires » acquièrent un statut spécifique aux côtés des savoirs savants des scientifiques, sans avoir à être réinterprétés et donc « réduits » par les savants. Un « croisement des savoirs » est plus utile à la société qu'une hiérarchisation des savoirs au profit de la science !

D'autre part, l'ensemble des savoirs, scientifiques ou non, sont essentiellement ordonnés à un ajustement des pratiques (ils ne sont donc pas voués à leur seule accumulation) ensemble ils contribuent à l'intelligence collective qui permet aux individus et aux groupes de s'adapter en permanence aux situations. .

Ainsi donc, les débats théoriques et le travail des spécialistes et des scientifiques, ne sont pas du tout dédaignés, mais replacés au sein de tous les débats d'une société démocratique, avec un rôle spécifique dans les enquêtes dont nous allons parler plus loin.

- ✚ **Une exigence de radicalité :** l'approche pragmatiste ne se réduit pas à un simple ajustement à l'environnement : elle n'est pas une simple adaptation à l'air du temps, ni une promenade printanière qui cueillerait les pâquerettes « pragmatiquement » !

Rejetant tout opportunisme, tout conformisme, tout conservatisme et a fortiori tout fatalisme, James et Dewey ont voulu radicaliser l'empirisme en refusant d'en rester à des analyses superficielles ou de se contenter des situations de fait : ils entendaient pousser leurs recherches jusqu'à la racine des interactions, en explorant ce qui suscite ces interactions et ce qui les différencie les unes des autres. Quel est ce mouvement ? Si ce qui différencie une expérience d'une simple interaction, c'est bien l'élan qui s'y manifeste, alors quelle différence entre l'élan qui génère une expérience, et le simple réflexe qui produit automatiquement une réaction ? Qu'est-ce qui nous meut fondamentalement dans une expérience personnelle ? En quoi une expérience « vraiment » personnelle nous émeut et nous bouleverse ? Il faut avoir le courage de pousser radicalement ces questions... et ce n'est pas évident dans notre type de culture...

L'approche pragmatique ne cherche pas tant la radicalité de l'expérience du côté de ses « conditions de possibilité » (à la manière dont la phénoménologie rompt par l'époché avec l'attitude naturelle qui prend les choses au premier degré), ni du côté des actions engagées (dans une rupture avec les pratiques habituelles ou dans une dissidence à l'égard des institutions ou des pouvoirs), mais dans l'histoire même vécue par les personnes ou par les groupes. Dewey cherche dans les expériences ce qui touche les personnes radicalement, ce qui bouleverse le fonctionnement d'un groupe, la manière dont certaines expériences ébranle les habitudes et les réactions instinctuelles et dont elle fait surgir des risques, des oppositions, des conflits ou des passions !

Ainsi donc, la radicalité qui passionne tant Dewey (et nous à sa suite) réside potentiellement dans les expériences elles-mêmes, avec des degrés fort différents : les expériences sont plus ou moins « fortes » selon qu'elles ébranlent plus ou moins les personnes et les groupes, selon qu'elles les réunifient plus ou moins et selon qu'elle mobilise plus ou moins les trois capacités dont nous allons parler. Ceci dit, même dans les expériences les plus communes et les plus banales, il y a tout ce potentiel plus ou moins traduit « en acte », et c'est bien ce qui fait la richesse incommensurable de toute expérience, et c'est aussi ce qui peut fonder l'égalité de toute femme et de tout homme : quel que soit son âge, son état et sa situation, elle (il) est toujours susceptible de vivre une expérience qui peut devenir forte.

Mais il n'y a là rien d'évident, bien au contraire, cela reste presque toujours caché depuis les origines, surtout aux yeux des sages, des savants et des puissants !

Quelques exemples d'expériences bafouées

La créativité inouïe des expériences vécues par les bébés qui ne savent pas en parler (in-fans) n'a été découverte par la Raison que depuis peu (avec la psychanalyse, Mead, Winnicott et Dolto), alors même que toutes les mamans l'ont toujours su...

La force des « derniers moments » des grands malades a longtemps été minimisée et aseptisée au profit d'un acharnement technique qui expulsait les mourants de chez eux et leur ôtait le droit à la parole...

Longtemps, les esclaves, les Noirs, les Sauvages, les Indiens d'Amérique, les handicapés, les gens de nos rues (et peut-être même les femmes...) n'ont pas été susceptibles de vivre de vraies expériences, les Pauvres ! Quelle science et quel poème s'y intéressaient ?

C'est donc en réaction contre cet aveuglement habituel que l'approche pragmatique resitue aussi la radicalité de l'expérience dans le regard qu'on lui porte : pour arriver à détecter dans le brouhaha de notre monde sophistiqué une « expérience vécue », il faut « se forcer » et pousser l'attention bien au-delà des images qui ne cessent de nous envahir, au-delà des émotions que les média nous transmettent, au-delà même des analyses que les sciences établissent. Une expérience n'apparaît dans toute sa vigueur qu'à ceux qui « radicalisent » leur écoute ! Et dans notre monde moderne, malgré tous les progrès de la science et des techniques, malgré la prolifération des communications et des médias, malgré la multiplication des psycho-thérapeutes et des experts, malgré l'acuité des romanciers ou des films d'auteur, malgré le dynamisme des réseaux de solidarité, bien des expériences les plus fortes restent encore méconnues ! Il y a plus que jamais bien besoin d'affiner nos recherches ! Encore faut-il y croire pour pousser les enquêtes et guider les caméras...

1.3. Les trois capacités investies dans toute expérience forte.

Récapitulons : ce qui différencie une expérience d'une simple interaction c'est d'abord qu'elle n'est pas automatique ; elle n'est pas déterminée d'avance ni par des réflexes, ni par des habitudes, ni par la simple soumission à une norme. Une véritable expérience est justement ce qui échappe aux déterminismes psychologiques ou sociaux ! Alors, peut-on dire qu'une expérience est caractérisée par son caractère conscient et volontaire ? Certainement pas ! Dans les expériences les plus fortes, « on ne sait pas pourquoi on a réagi ainsi, c'était plus fort que nous ! » Ce n'était pas pour obéir à un précepte moral, il n'y avait rien de prémédité, on a été les premiers surpris ! Toutes les explications que l'on donne après coup, n'étaient pas dans notre conscience au départ ! Ce n'est certainement pas moi qui ai « voulu » que « ça » se passe ainsi !

Ainsi donc, ce n'est ni la volonté ni la conscience qui caractérise une expérience forte (même si elles n'y sont pas absentes, évidemment !) mais bien plutôt la mise en œuvre de trois capacités précises.

▪ L'imagination qui invente du « possible ».

Nous avons de prime abord distingué une expérience d'une simple interaction en écartant toutes les réactions réflexes, toutes celles qui sont directement suscitées par des instincts biologiques ou physiques, mais aussi par des déterminismes psychologiques ou sociaux, que ce soit par son tempérament ou par des normes sociales. Ainsi sont écartées toutes les actions quotidiennes dictées par la force de l'habitude, ainsi que les pratiques techniques qui appliquent des modèles et formatent des gestes répétitifs conformes à des standards prédéfinis.

Donc, contrairement à toutes ces interactions (au demeurant vitales), une expérience ne s'ajuste pas à l'environnement **en se conformant à un standard préexistant**, mais **en imaginant une nouvelle**

manière de faire et une nouvelle conception de cet environnement qui se présentent alors comme « **possibles** ». Toute expérience forte transforme la réalité environnante en y faisant surgir du possible ! Chaque fois l'imagination y joue les premiers rôles : elle seule permet de sortir du fatalisme, du conservatisme et de tous les déterminismes, en ouvrant le champ du possible !

Face à la réalité, quelle que soit la complexité des problèmes ou la noirceur du tableau, on peut toujours trouver des biais sur lesquels agir : une amélioration, un déblocage de la situation sont toujours possibles, avec une bonne dose d'optimisme ! C'est une affaire d'imagination !

Quand on dit qu'on a vécu une expérience, on veut dire par là que quelque chose s'est passé qui n'était ni prévu ni prévisible et que maintenant se profile un avenir possible précédemment impensable. Le cours du temps a bifurqué ; dans l'expérience, l'important n'est pas dans le passé qui explique tout, mais dans l'avenir possible qui change tout et qui donne toute sa place à l'imagination !

Plus que toute autre capacité, l'éducation devrait développer l'imagination créatrice individuelle et collective ! Mais la meilleure école de l'imagination, c'est l'expérience !

Le « possible » n'est pas l'utopie

Le possible ne fait pas appel à la même forme d'imagination ! Reconfigurer une situation donnée pour y trouver une faille dans laquelle se faufiler, ce n'est pas imaginer une « autre situation », un avenir idéal, une contre-société, un lieu utopique, un autre modèle de société !

Contrairement à l'utopie qui déploie un « ailleurs inatteignable et relativement fixe » sur le quel on n'a aucune prise, le possible ouvre un espace accessible dont on peut vérifier et rectifier l'accessibilité.

Il y a bien là deux cultures de l'action, deux conceptions du changement à promouvoir bien différentes. L'une plus révolutionnaire, l'autre plus réformiste ? Pas sûr ! Il faut y regarder de plus près, bien des « utopistes » ont construit leurs micro-modèles ou ont mené leur lutte sans guère changer la société globale, et bien des pragmatistes ont su se montrer fort « radicaux » dans leurs actions !

Nous n'avons plus de Lune à rechercher, elle ne fait plus rêver ! Mais nous avons des Crises à surmonter ! Il n'y a plus de Grand Soir, mais des petits matins !

▪ **L'intelligence collective et l'enquête.**

L'approche pragmatique refuse de se complaire dans l'imaginaire ! L'imagination au pouvoir serait fort dangereuse si elle ne s'accompagnait pas d'une intelligence collective en éveil, soutenue par des enquêtes sans cesse renouvelées ! L'intelligence est ce qui permet de s'ajuster continuellement à l'environnement au sein des interactions, pas uniquement en appliquant des normes techniques, ni en suivant des coutumes ou des habitudes, mais en réévaluant les situations, en reconfigurant l'environnement, en rectifiant les attitudes en fonction des événements et des résultats de l'action : *« à la différence du vieux concept de raison l'intelligence est impliquée dans l'action de manière inhérente... et elle ne s'oppose nullement à l'émotion : il existe une intelligence passionnée...un zèle en faveur de son effet purifiant et reconfortant »* (P 52)

C'est vrai au niveau individuel : l'intelligence des situations nous amène à revoir constamment nos plans et nos projets en fonction de ce qui arrive. Ainsi, l'avenir que nous imaginions possible s'ajuste en cours d'action, spontanément ou grâce à des « enquêtes ». Il en va de même pour le sens que nous

donnons à notre passé quand il nous prend l'idée de le raconter ! Pas question de se complaire dans des confessions ou des récits de vie qui reconfigurent notre passé plus ou moins douloureux ou aventureux, en l'arrangeant. Sous prétextes de redonner du sens à notre vécu, attention à ne pas lui conférer un lustre artificiel !

Le sérieux de nos enquêtes est gage de la vérité de notre expérience. Cette vérité est continuellement « à faire » ! La méthode ne peut être purement réflexive ni exclusivement psychologique, car elle ne porte pas uniquement sur notre intériorité ni sur la subjectivité qui nous est propre (sur notre mental, nos représentations, nos pensées... ou sur notre affectivité, nos sensations, nos sentiments, nos émotions) mais l'enquête doit aussi prendre en compte tout notre environnement social, culturel et économique, toute notre intersubjectivité et nos interactivités. Notre expérience personnelle comporte toutes ces dimensions-là !

C'est a fortiori vrai au niveau collectif : l'humanité n'avance et ne surmonte ses crises successives que grâce à l'intelligence collective ! Tous les projets collectifs que nous imaginons doivent être étayés sur de solides enquêtes. Celles-ci doivent s'ouvrir continuellement aux multiples dysfonctionnements qui foisonnent autour de nous sur la scène sociale et politique ; elles se nourrissent des questions et des problématiques portées par les sciences humaines ou par les courants philosophiques contemporains... et libre à elles de marquer une priorité pour l'écoute des puissants ou de ceux qui vont mal...

Cela implique à la fois le refus d'un système clos ou de l'enfermement dans un courant de pensée unique (dans des définitions définitives ou des doctrines qui refuseraient toute critique) et la nécessité d'aménager une méthode susceptible d'entendre effectivement ces questionnements et d'en faire son miel sans se complaire non plus dans les effets de mode.

Cela implique aussi la volonté délibérée d'associer à la réflexion de nouvelles personnes et de nouveaux groupes qui sont tous susceptibles de verser au débat de nouvelles expériences dont la véracité doit être à chaque fois vérifiée !

- **La force unificatrice de l'émotion qui s'enracine dans un « idéal »**

Mais pour passer à l'action et pour oser prendre des risques, l'imagination et l'intelligence ne suffisent pas ! D'après James, Dewey et tous les pragmatistes, les individus et les groupes ne s'engagent dans une véritable expérience que sous l'effet d'une vive émotion !

Ainsi, une expérience se distingue radicalement des réactions instinctives, des habitudes ou des activités techniques par la prégnance d'une charge émotionnelle qui s'empare alors d'une personne ou d'un groupe et qui **mobilise tous ses sens et toutes ses capacités éparses dans un irrépressible élan qui le réunit**.

Cette **impulsion vitale**³ fermente d'après Dewey chez tous les humains depuis le nouveau né jusqu'au mourant ; plus radicale et plus ample que tous les instincts, elle échappe aux définitions des psychologues du comportement (les behavioristes) en ceci qu'elle constitue une force potentielle constante qui peut prendre n'importe quelle forme en s'exerçant sur des tempéraments et dans des circonstances fort diverses que des « enquêtes » peuvent repérer et modifier, chaque fois de façon différente.

Cette impulsion se manifeste donc selon deux modalités :

- ✚ une réactivation des diverses potentialités latentes, une exhumation des souvenirs, des compétences, des relations oubliées qui sont remises en état de marche,

³ Concept proche de l'« élan vital » ou de l'« énergie vitale » de Bergson, ou du « conatus » de Spinoza.

- ✚ une unification de tous les sens, du corps, de l'âme et de l'esprit, du passé et de l'avenir, du proche et du lointain, une reconfiguration du monde autour d'une entreprise contingente

Qu'est-ce qui produit cette émotion et cet élan ? La réponse de Dewey est claire : même si cette impulsion ne se produit la plupart du temps que dans des situations de crise ou de tension, ce n'est pas la situation qui peut la susciter ! Rien d'automatique en l'occurrence ! Pas de déterminisme, ni de matérialisme ici ! La preuve ? C'est bien que les réactions sont ici fort diverses pour ne pas dire opposées ! Seul un « idéal », une « passion », une « foi », une « force spirituelle » peuvent donner cet élan !

Les mots ici fluctuent ! Dewey décrit cet élan sous les auspices d'un idéal spirituel qui fait résonner dans la réalité, l'émergence d'un possible, comme un appel à une intervention précise. Dieu prend la figure de cette réalité où se dessine tout en même temps un « idéal désirable » et un « possible réalisable ». Cet appel d'un « possible désirable » peut aussi prendre une forme sécularisée, un idéal de Justice ou de solidarité. Dans tous les cas, c'est un appel éthique qui constitue une force morale, une exigence de radicalité qui peut s'investir de diverses manières : une résistance à une oppression, un acte de solidarité, une passion pour l'échange, une persévérance dans la recherche, une patience à toute épreuve, un refus de la facilité, du consensus mou, de l'autosatisfaction...

Les différentes natures de cet « appel » seront examinées dans la troisième partie ; d'ores et déjà, retenons qu'il se fait entendre au cœur de notre existence courante, mais en tranchant avec l'environnement habituel.

Pas d'expérience forte, sans une force spirituelle vive susceptible d'émouvoir la personne (ou le groupe) et de la réunifier dans un passage à l'action sur les « pistes du possible » ouvertes par l'imagination et balisées par l'intelligence collective des enquêtes.

L'exemple de l'expérience esthétique

Dewey a écrit l'un de ses meilleurs ouvrages sur l'expérience esthétique⁴ : tout artiste connaît au départ un choc émotionnel, suite à un trouble ou à une passion. Cette émotion ébranle la personne toute entière, à la fois ses sens et sa perception des choses ; l'acte créatif émerge de cette tension à travers une dynamique qui tétanise la sensibilité, l'affectivité et l'esprit et qui reconfigure tout l'environnement pour l'intégrer en un « tout » : c'est une « expression de l'artiste » en son « soi le plus intime » qui révèle et intègre un tout nouveau personnage et c'est aussi une « performance » qui, dans un cadre précis et à partir de compétences techniques, met en scène un « objet esthétique doté de nouvelles formes » plus ou moins durables et qui (contrairement à tout objet technique utilitaire) ne peut se comprendre et se prendre qu'en référence à l'acte de création.

L'expérience esthétique c'est l'expérience d'un espace métamorphosé et d'un temps chargé de suspens. C'est un rythme qui nous emporte corps et biens⁵ ! Toujours recommencée et chaque fois

⁴ « L'art comme expérience » Traduction JP Cometti. Ed. Farrago. Université de Pau.

⁵ L'expérience esthétique est une expérience du « tout » où s'intègrent cinématiquement une impulsion et un médium ; contrairement à l'expérience scientifique (ou à celle du piéton qui traverse une rue passante), elle ne procède pas par objectivation, par une mise à distance du monde, par une distinction entre soi et l'objet ; elle s'ancre au contraire dans une relation organique à l'environnement : « nos besoins sont des traits sur l'environnement »... « Nul n'entre dans le royaume de l'art, pas plus que dans celui des justes, s'il n'est affamé et assoiffé ! »

« Le poème est arraché au poète par le thème qui l'excite... Le matériau intérieur enflammé (l'inspiration) doit trouver du matériau objectif pour s'alimenter. » Le travail de transformation du matériau fait de l'œuvre le « véhicule objectivé » qui embarque l'impulsion originaire et qui transforme les matériaux de l'existence et de la mémoire en les agrégeant à une totalité de façon cumulative.

« Dans une œuvre d'art, la preuve du gâteau, c'est sa consommation »

« L'œuvre est de la matière informée ». Dans l'expérience esthétique, matière et forme sont indissociables (autant que le vivant et son environnement), elles « font corps » (comme le bon vin dans le palais ou comme une armée dans la bataille...) alors qu'elles peuvent être distinguées dans la réflexion ou dans le travail d'élaboration et de correction de l'artiste. « L'art garde en vie le pouvoir d'une expérience du monde commun dans sa plénitude en réduisant les matériaux bruts de cette expérience en

nouvelle, l'expérience esthétique nourrit une exigence critique à l'égard des réalités « toutes faites », des généralités abstraites et de tous les dualismes qui nous forcent à séparer le corps et l'esprit, le sensible et le rationnel, nous-mêmes et notre environnement.

A l'heure de la mondialisation, du brassage des cultures et de la société de consommation, l'expérience esthétique permet des rencontres en profondeur ; stimulant l'imagination, elle contribue à rapprocher le possible et l'actuel et à refonder ainsi la société civile.

L'Art est au rendez-vous du possible et de l'actuel !

1.4. Récapitulatif : la dynamique d'une expérience et ses degrés de prégnance.

Toute expérience se vit donc au cœur d'une connexion, et même d'une tension, entre l'individu (ou le groupe) et son milieu, entre une impulsion (un dynamisme au départ spontané et inconscient, mais modelé par des « compétences » ou des « skill » diverses) et une situation (prédéterminée par de multiples facteurs).

L'agent (ou le groupe) vit alors une émotion plus ou moins vive qui dans un premier temps le déstabilise et brise son univers, puis le réunifie (provisoirement bien sûr) en un « tout » qui l'intègre lui-même à l'intérieur d'une nouvelle vision du monde, grâce à la mobilisation de son imagination et de son intelligence. Cette mutation ne s'opère pas en chambre et de façon « théorique », mais bien au sein d'une relation à la fois passive et active à l'environnement. Aussi l'expérience est-elle à la fois fort « personnalisante » (chacun y devient ce qu'il est) et « impersonnelle » (puisque'il se passe-là quelque chose de ni prévu ni voulu qui dépasse la conscience et la volonté de chacun), à la fois privée (intime, non substituable, singulière, impliquée...) et publique (au sein d'échanges et d'interactions multiples).

Récapitulons brièvement ces traits caractéristiques de l'expérience :

- L'expérience ne se situe **ni dans l'intellect** (elle ne peut se réduire à de simples pensées ni à des représentations), **ni dans la simple intériorité** (elle n'est pas une question de sensations, d'affectivité, de sentiment, de relation personnelle...), **ni dans la conscience** (la conscience ne vient qu'après coup, sur le champ, elle se reconfigure...), **ni dans la volonté** (la volonté y émerge et s'y déploie, elle n'en est pas le préalable ni le terreau sur lequel elle s'enracinerait...), **mais au cœur de la confrontation** d'un individu (ou d'un groupe) avec une situation de tension ou de crise vécue comme un défi ou comme un appel à réagir.
- L'expérience est donc **éminemment personnelle**, dans la mesure où elle mobilise les émotions les plus intimes et les capacités les plus puissantes de l'imagination et de l'intelligence pour réunifier le tout ... et **entièrement impersonnelle et publique**, dans la mesure où l'action se déroule sur une scène ouverte, impliquant tout l'environnement, quel qu'il soit, sans précaution particulière !
- La dimension personnelle de l'expérience est **double** :
 - **La charge émotionnelle ébranle toute la personnalité** : aussi bien le corps que l'esprit et tous nos sens, et du coup c'est toute notre perception du monde et notre relation à l'environnement qui est bouleversée
 - **La réunification du « soi »** peut être aussi intense que celle de l'amoureux, de l'artiste ou du sportif de haut niveau : tout se reconfigure alors ! L'espace trouve un centre ! Le temps se redéploie à partir d'un changement d'avenir qui reprend autrement tout le passé dans la fulgurance de l'instant ! Tout notre être se charge de potentialités !

- Une expérience est vécue en amont de la distinction du sujet et de l'objet, et du coup, **on ne peut pas être observateur de son expérience de façon objective** : dès que l'on se situe comme observateur extérieur, on ne vit plus l'expérience ; par contre, il est bien possible de faire des « aller-retour » entre le moment où l'on réagit et où l'on change la donne et le moment où l'on écoute et où l'on regarde: la méthode de l'enquête et l'intelligence collective permettent une observation participative, avec des ajustements réciproques de l'expérience vécue à partir des résultats de l'enquête.
- L'expérience donne du relief à l'existence, en **creusant à la fois un intérieur et un extérieur** spécifiques ; elle nous permet de nous réapproprier notre monde et en quelque sorte de le faire surgir à l'intérieur de nous malgré son extériorité ! Et inversement, l'expérience fait surgir dans notre intériorité des impératifs ou des appels qui nous viennent de l'extérieur de nous ! (Une transcendance surgit dans l'immanence, un « plus grand que moi-même au fond de moi-même, dirait Saint Augustin... sous l'auspice de qui nous nous plaçons en cette église Saint Augustin !)
- L'expérience fait appel à une **passivité intensément active** (elle nous rend hyper réceptifs), qui correspond inversement à une **activité essentiellement réceptive** (dans le déploiement de notre activité, on se montre particulièrement attentifs à l'environnement et aux partenaires !)

Toutes ces expériences peuvent prendre des formes extrêmement variées (dans la vie familiale, sociale, professionnelle ou personnelle... selon les âges, les cultures ou les situations...), mais toutes rassemblent potentiellement l'ensemble des facteurs évoqués mais selon des degrés fort différents. C'est bien ce qui fait l'incroyable valeur de toute expérience humaine et son incommensurable variété !

Comment oser parler de l'expérience ?

Il n'est guère aisé de parler de son expérience dans notre société... surtout quand elle est personnelle ! Le mot même d'expérience fait peur et passe pour « intellectuel » ou « spécial » (un comble !) Plus une expérience est forte, moins on ose en parler ! Car l'exposer, c'est s'exposer soi-même ! La pudeur et la bienséance l'interdisent, soit que l'on veuille se protéger, soit que l'on refuse de s'imposer aux autres, soit que l'on considère que c'est impossible ! Mieux vaut n'en parler que d'une façon purement extérieure ou anecdotique, en jouant sur le pittoresque et l'humour, à moins que l'on ne s'épanche sur nos sentiments et sur nos sensations... ou alors on se réserve pour son psychanalyste... dans un cadre bien protégé ! Bref, c'est très rare d'arriver à parler de ses expériences dans toute leur ampleur et de la manière dont elles nous ont « pris » tout entier en bouleversant nos conceptions de l'existence et nos attitudes profondes... (Peut-être les femmes y arrivent-elles davantage que les hommes ?)

Et comment d'ailleurs parler de nos expériences ? Comment atteindre par des mots la réalité de nos expériences ? Dès que l'on se met à parler de son expérience, est-ce qu'on ne s'en éloigne pas ? On focalise alors son attention sur les interlocuteurs, sur les mots employés et sur les effets attendus... l'expérience évoquée passe au second plan ! Dans un ex-posé, l'expérience devient objet de notre discours, placé là-devant, face à nous, et nous ne sommes plus impliqués dans l'expérience évoquée, mais bien plutôt dans l'expérience nouvelle qui est instaurée par cet échange sur l'expérience.

« Parler d'une expérience », que ce soit à travers un récit de vie, une analyse psycho-sociologique, ou un poème, ce n'est jamais « vivre cette expérience », c'est toujours « vivre une autre expérience », une expérience de communication, certes relative à la première, mais différente ! L'art du conteur ou du cinéaste est bien de nous faire croire qu'on vit nous même cette expérience racontée ! « On s'y croit ! » Et c'est d'ailleurs l'un des risques de notre société de la communication et de l'image que de nous faire vivre par prétériorité les expériences des autres... au

point d'en oublier les nôtres propres...

Et du coup, le risque serait de ne savoir parler que des expériences des autres... (car c'est plus facile, puisqu'il suffit de répéter les discours déjà entendus), sans plus oser parler des siennes propres (ce qui impose de trouver chaque fois les mots adaptés et ce qui est beaucoup plus compromettant !)

2. Comment envisager la démocratie comme une « expérience » qui nous implique ?

Revenons maintenant à notre problème de départ et voyons comment une approche pragmatique de l'expérience peut nous aider à le résoudre : la crise de notre société ne porte pas uniquement sur la militance, sur l'engagement ni sur toutes les valeurs collectives, mais aussi sur l'éparpillement des actions ; notre société est peut-être moins individualiste qu'on ne le pense en général dans la mesure où il y a bien un foisonnement d'expériences locales, d'associations sportives, culturelles ou de voisinage, mais elle ne se pense plus comme partie prenante d'une histoire collective sur laquelle on puisse avoir prise. Les jeunes eux-mêmes savent très bien s'organiser collectivement pour des fêtes, des tournois, des rallyes, voire des AMAP ou des actions humanitaires... par contre, ils renâclent à adhérer durablement à des « grosses organisations » et à changer le monde ! Et nous aussi, on aime à s'engager dans une action ponctuelle, modeste et bien délimitée dont on puisse contrôler aisément tout le fonctionnement en se défiant des « prises de pouvoir personnel » et des grands projets qui prétendent nous apporter la solution miracle à tous nos problèmes.

Toute cette vitalité associative et mutualiste que nous avons trouvée voilà trente ans dans ce Bassin Stéphanois, berceau de l'anarcho-syndicalisme, des Bourses du Travail et des coopératives, autour des Centres Sociaux ou des Amicales Laïques, de la Comédie de Saint-Étienne, du Cinéma Le France ou de la création d'un Musée des Arts... du soutien aux immigrés de St Ennemond ou aux grévistes de Peugeot... et aussi dans les Paroisses autour des Mouvements d'Action Catholique, des Aumôneries de Lycée ou de la bibliothèque Roulevy, tout cela n'est pas mort certainement ; je crois savoir que ça continue à exister sous d'autres formes ici comme ailleurs, avec les mêmes déboires et les mêmes petites victoires, autour des Rom ou du même cinéma Le France... dans un monde aussi impitoyable et bien autant inégalitaire qu'à l'époque (si ce n'est plus...) Cette vitalité gagne même le secteur économique avec le développement d'une économie solidaire dont on parle trop peu... mais pourtant plus robuste que la Scoop de Manufrance !

Mais ce qui a disparu, ce sont les perspectives globales : nous ne pouvons plus nous appuyer sur les grandes références, très clivées mais relativement stable : le marxisme, la lutte des classes, le socialisme autogestionnaire d'un côté, le Gaullisme ou la Démocratie Chrétienne de l'autre...

Certes il existe toujours en France une société civile active, une réelle vitalité associative et démocratique, mais au niveau micro ! Face à notre avenir collectif, on désespère et on baisse les bras ! **La vitalité d'une certaine démocratie locale voisine en France avec une morbidité de la démocratie globale !**

Est-ce qu'au delà d'une simple valorisation des expériences ponctuelles, une approche pragmatique peut nous permettre de sortir de cet éparpillement des actions et d'ouvrir des perspectives communes? « That is the question ! »

2.1. Un nouveau cadre de référence qui priorise le possible.

Mon pari est donc que nous pouvons trouver un nouveau « cadre de référence » qui nous permette d'envisager autrement la crise de la militance et de la démocratie (des « semelles orthopédiques correctives » pour nos démarches politiques, en quelque sorte !)... et cela en considérant la démocratie comme « expérience » au sens précis où l'entend Dewey, mais aussi plusieurs autres penseurs et penseuses contemporains que sont par exemple Hannah Arendt, Amartya Sen, Habermas ou Axel Honneth...

Notons bien que ce nouveau cadre de référence ne se situe pas au niveau d'un « projet de société », ni d'une conception de la Justice, de la Solidarité ou de la Révolution, ni d'un Système d'analyse du Capitalisme, du Consumérisme ou du Libéralisme ! Il s'agit plutôt d'une autre démarche de compréhension de notre société qui applique au champ politique les approches que nous avons précédemment exposées sur l'expérience :

- ✚ **Le politique est un champ de possibles** : les interactions qui façonnent et refaçonnent continuellement notre vie sociale sont innombrables et de nature fort différente (économique, culturelle, sociale, écologique, etc...) ; elles sont tellement contradictoires et changeantes que leur effet n'a rien d'automatique ; elles ne se présentent donc pas comme des déterminismes mécanistes et elles laissent ouvert un large champ d'éventualités ! Même dans les situations les plus bloquées, il y a des évolutions contradictoires qui ouvrent des opportunités ! Même quand la scène politique paraît désespérante (et ce n'est pas rare...), il reste quelque chose à faire de possible ; le pire n'est pas sûr ; il peut du moins déboucher sur un autre possible !

- ✚ **La politique est un champ où s'investissent les capacités d'imagination, d'intelligence ainsi que les forces émotionnelles** : reconnaissons qu'il n'y a rien d'évident à trouver quelque chose de possible dans le champ politique : pour que « éventualités » deviennent des « opportunités », il faut que des personnes ou des groupes les détectent comme telles, c'est-à-dire, qu'ils en fassent des « occasions d'action » ! Rien d'automatique à cela ! Pour trouver dans la complexité du monde des possibilités d'action, les hommes déploient des trésors d'imagination et aussi d'intelligence, et c'est bien ce qui se passe dans toute expérience forte, comme nous l'avons vu dans la première partie. Et c'est aussi ce qui se passe dans la vie politique quand elle est démocratique, par delà les apparences qui réduisent la politique au jeu des appareils, des ambitions ou des intérêts. Considérer la démocratie comme expérience, c'est chercher à repérer à tous les étages de la vie politique (depuis l'Etat et les Organisations Internationales jusqu'aux syndicats et aux associations) les trésors d'imagination et d'intelligence collectives qui s'y déploient pour imaginer et ajuster des possibilités d'action.

Mais encore faut-il aussi prendre en considération toute la charge émotionnelle que suscite la politique dans tous les peuples, du moins à certains moments et dans certaines situations (élections, crises, révolutions, campagnes d'opinion, etc...). La politique ne se fait pas qu'en chambre entre personnalités, technocrates, experts et « représentants », elle est aussi et surtout une affaire d'émotions collectives et même de passions qui, aux moments décisifs, font et défont les majorités et infléchissent le cours de l'histoire.

✚ **La démocratie est une expérience pour ceux qui s’y impliquent** : mais pour comprendre la démocratie comme une véritable expérience mobilisant toutes les ressources d’imagination et d’intelligence des peuples et soulevant les émotions les plus vives, avec les risques d’enlèvement (comme chez nous) ou d’éclatement (comme dans les nouvelles démocraties de l’Est et même comme en Belgique), encore faut-il se sentir « partie prenante ». Tant que l’on reste dans une position d’observateur ou d’expert, on voit fonctionner les institutions, s’opposer les ambitions ou les intérêts, s’affronter ou s’allier les groupes ou les catégories de population toutes bien définies par les sciences politiques ou par les médias, mais on ne voit pas l’implication des groupes qui « font preuve » d’imagination et d’intelligence pour répondre aux situations qui n’étaient encore définies par personne. Et surtout on ne comprend pas la force des émotions collectives qui emportent les individus dans une dynamique collective où ils semblent se perdre⁶. Ces émotions collectives apparaissent même antidémocratiques à un observateur extérieur ! Mais dès que l’on participe de l’intérieur à une action démocratique quelle qu’elle soit (institutionnelle, associative, électorale ou militante...), on se rend très vite compte que les forces en présence ne sont pas autant prédéterminées que le disent les rapports et les médias, et que pour s’en sortir, il faut bien « prendre des initiatives », imaginer des solutions, ajuster les mesures avec intelligence et surtout « garder la foi en ce qu’on fait ! » en s’investissant jusqu’au tréfonds de soi !

On peut bien parler de la démocratie comme expérience, ici dans cette salle de conférence... mais ce n’est qu’« en situation » qu’on se comprendra vraiment, lorsque l’on est réellement impliqué dans la vie démocratique, d’une façon ou d’une autre.

Ainsi, cette approche de la démocratie comme expérience correspond en quelque sorte à un appel à s’impliquer dans la vie démocratique, à vivre des expériences démocratiques. Entendons-nous bien, il ne s’agit pas ici d’un appel à s’engager dans une action, dans une organisation ou dans un projet précis, (Engagez-vous ! Rengagez-vous !), ni non plus d’un appel à changer nos idées sur la société (un « changement de mentalité » ou « d’analyse » !), mais bien plus basiquement, d’un appel à modifier sa position personnelle à l’égard de la société et de la vie politique : « quittez votre position d’observateur sur les rives du monde ! La plainte, la dérision, l’indifférence vous masquent la vie et les enjeux actuels ! Un peu plus d’imagination, d’intelligence et d’émotion et vous vous rendrez vous-même compte qu’il y a dans notre démocratie plein d’expériences à vivre ! »

L’école, un lieu d’expérience démocratique ?

Tant que l’école de la République réduit l’apprentissage de la démocratie à l’instruction civique, à l’enseignement de l’histoire et à l’inculcation des Valeurs Républicaines, elle n’aura guère de prise dans les Banlieues, ni d’ailleurs auprès de nos enfants.

Dewey s’est attaché prioritairement à créer des écoles où les jeunes se trouvaient impliqués dans une véritable vie démocratique qui développait l’imagination, l’intelligence et l’émotion des jeunes. Piaget et beaucoup d’autres courants pédagogiques ont cherché à développer ces capacités des jeunes en les mettant dans des conditions adaptées de vie collective.

Dans les ZEP, un énorme effort pédagogique a cherché à inventer une « école nouvelle » où la démocratie pouvait commencer à se « vivre » déjà entre enseignants, en créant de véritables « équipes pédagogiques », mais aussi entre élèves en veillant aux échanges entre garçons et filles ou en dépassant les relations de violence.

⁶ Dans notre société, les émotions ne sont guère valorisées par les médias et par les images que lorsqu’elles sont individuelles et qu’elles paraissent susceptibles d’être comprises par tous quelle que soit sa situation, à l’exception bien sûr des matchs de foot ou des concerts !

Faire de l'école un lieu où des expériences démocratiques puissent se vivre, ce n'est évidemment pas faire ce que les détracteurs en disent (donner le pouvoir aux élèves et renoncer aux enseignements de base...), mais c'est créer les conditions pour que les différentes parties prenantes puissent s'exprimer collectivement et contribuer à la vie de l'ensemble en s'ajustant face aux problèmes : l'équipe enseignante a tout intérêt à échanger sur les élèves et à initier des transversalités ; les parents pourraient être considérés autrement que pour être convoqués individuellement afin d'être réprimandés, voire sanctionnés ! Quant aux élèves, ils pourraient s'initier à la démocratie par le travail de groupe ou en réseau ou en donnant une vraie place aux délégués de classe

Amartya Sen exprime très bien cette puissance potentielle des individus et des groupes dans les champs économiques et politiques en inventant le mot de « **capabilité** » qui, pour faire ressortir des « possibilités », fait appel aux diverses « capacités » dont nous avons parlé précédemment : l'imagination, l'intelligence collective et l'élan vital.

« La foi démocratique, dit Dewey, est la conviction que chacun est capable de mener sa propre vie sans avoir à subir de contraintes ni à recevoir de commandements de quiconque, du moment que sont mises en place les conditions nécessaires... »

Un exemple actuel de « capabilité » :

- Le « **yes we can !** » d'**Obama** : oui nous pouvons changer les rapports de Race aux Etats-Unis ! Oui il peut y avoir là-bas un Président Noir ! Oui il peut y avoir dans ce Temple du Libéralisme un système de protection de la Santé pour tous !

2.2. Une action politique qui, face à l'inattendu, au pluralisme et aux crises, trouve des compromis.

*Première objection : si la démarche pragmatique s'ajuste continuellement au possible et s'autocontrôle au vu des résultats, n'a-t-on pas là une démarche essentiellement **réformiste** qui ne remonte pas aux causes ? Ne risque-t-on pas de se perdre dans d'interminables autocritiques ? Et surtout n'y a-t-il pas là une « culture du résultat », une survalorisation des vainqueurs ? Qu'en est-il des vaincus ? Et pourquoi finalement se lancer dans une action collective si par expérience, on sait bien qu'on a très peu de chance de « réussir » ?*

Rappelons-nous en fait ce que nous disait tout à l'heure Dewey et son primat de l'action : pas question d'en rester aux critiques continues qui nous cantonneraient au bord de la mêlée ! La qualité démocratique d'un pays ne saurait se mesurer seulement à la quantité des critiques qui y seraient autorisées ni à la simple vigueur d'une opposition systématique.

Rappelons-nous aussi que l'attrait de Dewey pour la radicalité l'empêche d'être réduit au réformisme : aux USA, **Alinsky**, un des successeurs de Dewey et le grand penseur des mobilisations

populaires est fort radical. En France, **Irène Pereira** vient d'écrire un livre sur « *Peut-on être radical et pragmatique ?* »⁷

Nous avons vu que la conception de l'action de Dewey ne se réduit nullement à une simple adaptation aux contingences de l'environnement, ni aux habitudes en vogue, ni moins encore aux traditions les plus ancrées, du fait de la place qu'il accorde à l'imagination et à la créativité ! Et dans l'action politique, ce qui compte avant tout, ce n'est pas tant le résultat, que la participation à l'action et la manière dont elle s'opère, le « style ». Bien des défaites marquent durablement l'histoire, bien davantage que des victoires mal acquises ! Les défaites de Mendès France ou de De Gaulle les ont grandi bien autant que leurs victoires.

La démocratie n'est sans doute pas le régime le plus efficace à court terme pour réaliser de grands projets ni pour développer le progrès technique et même scientifique : l'URSS, le Japon et l'Allemagne Nazie nous l'ont montré hier ; la Chine nous le montre aujourd'hui ! Mais c'est le régime qui fait participer le plus de catégories de population aux actions de progrès... et d'ailleurs à terme, par delà les crises inhérentes à toute vie démocratique, on peut aussi penser que cette participation la plus large possible aux actions est indispensable à tout progrès durable... l'histoire de la Chine nous le dira : combien de temps pourra-t-elle garder le même taux de développement économique sans ouverture démocratique ?

Hannah Arendt peut aussi nous aider à comprendre les spécificités de l'action politique, et du coup à dédramatiser nos déceptions à l'égard de la politique et à contrer notre scepticisme à l'égard de la démocratie : contrairement aux actions techniques menées dans le cadre économique ou professionnelle avec des objectifs, des méthodes et des partenaires bien précis, l'action politique se déroule sans cesse dans un cadre instable, toujours nouveau (malgré les apparences), chargé de risques, avec des partenaires multiples et changeants qui ne partagent pas du tout les mêmes références, ni les mêmes intérêts, ni les mêmes analyses. Dans cette pluralité en continuelle mutation, il est bien normal que l'action politique apparaisse comme une foire d'empoigne ! Les rivalités et les rapports de force, bref, la conflictualité sont inhérents à l'action politique et ne doivent pas démobiliser. C'est bien la grandeur de l'action démocratique que de composer avec toutes ces forces contradictoires pour inventer à chaque fois de nouveaux compromis qui donnent un sens nouveau et provisoire au « vivre ensemble ».

La vie démocratique peut même être considérée comme une longue série de crises qui sont autant de défis à relever par chaque génération. Puisqu'on ne peut pas échapper aux crises, autant les vivre comme des expériences collectives d'où la société peut sortir grandie...et les acteurs aussi !

C'est face à la montée du Nazisme et des autoritarismes (dans sa conférence de 1939) que Dewey fit la plus belle éloge de la démocratie, en la présentant comme une « vie démocratique », fragile et passionnante, qui arrive à composer avec la pluralité tumultueuse de toutes ses composantes.

Un exemple actuel de pragmatisme radical :

- Jacques Ion souligne le pragmatisme de certaines militances nouvelles fort radicales, comme Droit Au Logement qui, sans s'embarrasser de grandes théories, réquisitionnent des logements vides pour y **loger des familles immédiatement**. Le pragmatisme de RESF et des Cercles de Silence pourrait aussi être souligné pour **trouver des solutions concrètes**.

⁷ [Editions Textuel, collection « Petite Encyclopédie Critique », 144 pages, 9,90 euros, février 2009](#)

2.3. Un jeu possible entre les institutions et les actions démocratiques de la société civile, de l'opinion publique et des médias.

Deuxième objection : la valorisation de la démocratie comme expérience risque de s'enfermer là où il nous semble possible de vivre des expériences, c'est à dire au niveau micro, sans s'embarrasser du niveau macro sur lequel nous ne trouvons pas de prise ! Et par ailleurs, une telle valorisation de l'expérience démocratique risque de dévaloriser la démocratie comme institution ou comme procédure : quand on regarde à quoi se réduisent les procédures démocratiques et comment elles sont détournées au profit de quelques politiciens, on préfère se cantonner dans de micro expériences démocratiques... et renforcer ainsi l'émiettement plus haut dénoncé !

En fait, quand Dewey fait l'éloge de la « vie démocratique », ce n'est nullement pour dénigrer les institutions, au contraire, c'est pour montrer comment les institutions plongent elles mêmes leurs racines dans la « vie démocratique » : dans son contexte américain, il rappelle comment, les pères de la Constitution avaient réussi à imaginer toutes les institutions encore existantes en pleine conquête de l'Ouest et de nouveaux espaces ! « *Nous devons maintenant recréer par un effort délibéré et soutenu le genre de démocratie qui, à son origine, il y a 150 ans, a résulté d'une heureuse combinaison d'évènements et d'hommes... L'état actuel du monde (= la montée du nazisme) nous met au défi d'accomplir dans les conditions critiques et complexes où nous sommes, ce que nos prédécesseurs ont fait dans des conditions plus simples !* »

Dewey ne déserte nullement le terrain des institutions et du macro : il était bien clair en 1939 que pour s'opposer à Hitler et aux totalitarismes, on ne pouvait se contenter de petites expériences démocratiques locales ! Le **fonctionnement des institutions et leur orientation** concerne aussi tous les citoyens et il **peut être infléchi par des actions**, par des mobilisations et par divers groupes de pression.

Ainsi les usagers peuvent participer aux orientations et au contrôle des Services Publics qui leur sont destinés. La bonne santé de la vie démocratique dépend aussi bien de la vitalité de la société civile que de celle de l'État, du dynamisme du pouvoir que de celui des contre-pouvoirs !

Dewey pense qu'il est possible d'agir sur **l'opinion publique** car ce n'est pas une hydre anonyme et aveugle mais la résultante des actions menées par les hommes (un peu comme le marché...) « *Qu'est-ce que la foi démocratique dans le rôle que jouent la consultation, la persuasion, la discussion dans la formation de l'opinion publique (laquelle à long terme se corrige d'elle-même), sinon la conviction que l'homme du commun peut faire preuve de sens commun face au libre jeu des faits et des idées (que permettent des garanties réelles en matière de liberté d'examen, de réunion et de communication)* »

Le fait que l'opinion publique soit le terrain d'expression des émotions collectives n'est pas à dénigrer, bien au contraire ! Certes, la cristallisation de ces émotions peut mettre en danger la démocratie chaque fois que l'emportent le populisme ou les extrémismes, mais elle lui donne aussi vie quand une alliance se noue avec l'intelligence : « *aimer et désirer ardemment la justice sont des réalités humaines ; les émotions suscitées par l'inégalité ou par l'oppression le sont tout autant ; la conjugaison des deux produit parfois des révolutions...Des émotions intenses suscitent parfois des actions qui peuvent détruire des institutions. Mais seul le mariage de l'émotion et de l'intelligence peut nous garantir la naissance d'institutions meilleures* » (P 53)

Il n'y aurait pas eu la Révolution Française sans l'émotion populaire de la prise de La Bastille ; il n'y aurait pas de Résistance sans l'appel émouvant du 18 Juin. Il n'y aurait pas eu l'instauration de l'Etat Providence dans l'Après Guerre sans l'enthousiasme de la Libération.

De même, Dewey a beaucoup écrit sur la **presse et les médias** en refusant de les diaboliser : d'après lui, ils ne sont pas définitivement « vendus » aux intérêts des puissants, des lobbies consuméristes et de leurs propriétaires ; ils dépendent bien davantage de leur public qui, bien loin d'être « captif », interagit

en se désabonnant ou en participant à des jeux, à des enquêtes, au courrier des lecteurs ou à des campagnes de signature : en démocratie, on a les médias qu'on mérite !

Bref, la vie démocratique loin de se réduire aux microexpériences, à la démocratie locale ou à la vie associative, prend son essor dans les **débats publics**, nécessairement complexes et conflictuels, en associant de nouvelles franges de population, mêmes des populations dominées pour peu que des mobilisations collectives interviennent. Habermas et Nancy Fraser peuvent nous aider à comprendre les conditions qui permettent aux défavorisés de participer au débat public.

« Avoir une foi démocratique en la paix, c'est croire possible de mener les controverses et les querelles comme des entreprises de coopération où chacune des parties apprend en donnant à l'autre l'occasion de s'exprimer... Le mode de vie démocratique, c'est aussi coopérer en donnant aux différences et aux différends une chance de se manifester, parce que l'on a la conviction que l'expression de la différence et du désaccord est aussi un moyen d'enrichir sa propre expérience de vie »

La vie démocratique se situe bien à **la jonction entre le mouvement d'en bas et le mouvement d'en haut**, (comme on disait à l'époque) ; c'est en tous cas à ce croisement que j'imagine cette soirée !

Deux exemples actuels d'intervention d'exclus dans l'espace des médias :

- Le site internet du Commandant Marcos et des Indiens du Chiapas au Mexique exporte dans notre monde médiatique moderne l'image d'une organisation tout à la fois traditionnelle et innovante fondée sur la répartition des tâches et des pouvoirs par rotation.
- En novembre 2009, aux Semaines Sociales de France, devant 2 ou 3000 personnes, 8 exclus de Macon ont pris la parole au terme d'une après midi de travail, pour donner leur avis sur ce que venaient d'exposer des experts sur la crise. Pour une fois et contrairement à d'habitude, c'était des exclus qui prenaient la parole après des experts en formulant eux même leur opinion sur la crise... Cette intervention ardemment préparée de longue date a pu donner un point de vue original

2.4. Une nouvelle conception de l'engagement qui sache reconnaître les particularités personnelles.

Troisième objection : la vie démocratique fait peur, car elle risque d'étouffer les personnalités, l'indépendance d'esprit et la liberté individuelle !

Il est bien vrai que les mots de militance et d'engagement font peur pour cette raison-là. Depuis qu'on ne croit plus ni au grand soir, ni à un avenir libéral radieux, ni à aucune grande cause, on renâcle à se soumettre à la discipline d'une organisation ou à une opinion majoritaire : exit l'image du citoyen républicain qui se dévouait corps et âme pour la Patrie et pour le Bien Commun, comme celle du militant syndical ou politique qui sacrifiait sa vie personnelle et sa vie de famille au nom de la solidarité de classe ou de Parti ! Dans les circonstances actuelles nul ne veut plus fonder son espace de liberté dans un collectif anonyme, par contre, nous nous investissons tous dans des activités multiples où nous cherchons à nous épanouir !

Mais pourquoi une telle opposition entre l'engagement dans un collectif et l'épanouissement personnel ? Pourquoi ne pourrions-nous pas reconsidérer notre participation aux diverses instances de la

vie démocratique comme une forme d'activité particulière qui donne un nouveau sens et de nouvelles perspectives à toutes nos autres activités ?

Dans notre actuelle société occidentale, il est convenu que notre liberté individuelle ne peut s'épanouir qu'à travers des coopérations multiples, et nous multiplions ainsi les uns et les autres les « activités » (sportives, culturelles, touristiques, sociales...) à travers lesquelles nous entendons développer nos capacités. Nous « adhérons aussi de plus en plus à des réseaux multiples (Face Book, amicales, clubs de discussion internet...) qui élargissent notre propre réseau de relation.

Ainsi s'est développée une société de loisirs, incluse dans la société de consommation, dans laquelle les « besoins primaires » (visant le boire, le manger, l'habiter, le se vêtir...) sont assurés par le Travail (ou par la Protection Sociale) et les « besoins secondaires » (visant l'épanouissement physique et culturel) sont réglés par tout un marché du Loisir. Les 35 Heures ont étendu aux actifs l'accès à toutes ces activités dont bénéficiaient surtout précédemment les enfants et les retraités... L'objectif rationnellement affiché de cette société est le « développement personnel » ou l'« épanouissement individuel » ; toute l'économie s'est réadaptée en conséquence...

Mais une telle perspective est-elle vraiment crédible ? Quel est cet « épanouissement individuel » garanti par notre société au terme de toutes ces activités ? Quelle forme de bonheur peut-elle être trouvée dans une consommation d'activités qui n'aurait comme seul but que l'épanouissement personnel, sans nul souci de ceux qui sont au bord du chemin ? Combien peuvent en profiter et combien de temps ?

Beaucoup d'entre nous souhaitent changer de cap et donner d'autres perspectives à leurs activités diverses en reliant « développement personnel et développement social » : les activités personnelles par nature fort locales et limitées ne procurent un véritable épanouissement personnel durable que si elles s'inscrivent dans une dynamique plus large qui, justement, ne peut être à mon avis que celle d'une vie démocratique multiforme dans laquelle les activités militantes ou de solidarité donnent « droit de cité » aux activités plus personnelles.

L'enjeu pour les personnes est de réfréner un certain activisme et de sortir d'un sentiment d'éparpillement en se donnant des perspectives unificatrices : en participant à une activité militante quelconque, en inscrivant celle-ci comme une modeste participation à une vie démocratique beaucoup plus large, la personne prend position dans la société et se rattache à une série de solidarités. L'ensemble des activités personnelles se trouvent du coup relativisées : l'épanouissement personnel n'est plus le seul but ! La volonté de contribuer à la « vie démocratique globale » à travers un engagement même à un petit niveau peut aussi redonner du goût aux autres activités, elle donne un nouveau « sens » à la personne et lui apporte une certaine unification (à l'instar de toute expérience forte).

Parallèlement, l'enjeu pour les mouvements sociaux est de savoir exprimer les aspirations personnelles. Antony Giddens a bien expliqué cette redistribution qui s'opère sur la scène politique entre ce qui relève de l'intime et ce qui s'exprime publiquement ; ce n'est pas uniquement vrai dans l'étalage médiatique des intimités des personnalités (dans le « bling bling ») ; c'est vrai aussi dans les positions politiques prises par chacun qui, comparativement à d'autres époques, relèvent moins des déterminismes socio-économiques que de choix de vie personnels.

Axel Honneth a bien montré comment la plupart des mouvements sociaux contemporains se mobilisent moins sur des enjeux de redistribution économique que sur des enjeux de reconnaissance ! La lutte des Noirs aux USA, des femmes ou des homosexuels en occident ou les conflits des Banlieues en France sont moins des luttes pour plus de richesse que des luttes pour la reconnaissance.

L'enjeu pour la vie démocratique d'une société est donc l'émergence de mouvements sociaux qui permette la reconnaissance des personnes et des groupes. Jacques Ion a décrit le développement de

militances qui permettent l'expression des particularités personnelles. Et l'action politique ne peut pas se polariser uniquement sur la production et sur la redistribution des richesses avec des réformes des retraites, de l'assurance chômage ou des systèmes bancaires et industriels ; elle doit aussi mener une « politique de reconnaissance » qui permette aux personnes et aux différentes catégories de la population (et notamment les plus défavorisées), d'être partie prenante de notre vie démocratique.

Quelques formes nouvelles de coopération et d'engagement qui exposent l'intimité des personnes.

- Nos enfants ont inventé de **nouveaux comportements** ou de **nouveaux modes de vie** fondés sur la coopération, des coopérations fluctuantes et passagères, mais qui supposent le partage de réelles compétences et des ajustements réciproques, depuis la colocation, les AMAP, jusqu'aux réseaux coopératifs internet de Face Book, Wikipédia, etc...Le covoiturage donne l'exemple d'un nouveau mode de déplacement qui croise des contraintes économiques avec la volonté d'économie d'énergie et l'utilisation de plusieurs expertises : une bonne utilisation des sites internet, du GPS, du téléphone portable et d'une amélioration du permis de conduire ainsi que des conduites des jeunes globalement plus sécurisées. Certes, ces formes de coopération n'ont rien de commun avec une militance, mais elles ne sont pas sans rapport avec une certaine conception globale d'une société démocratique.
- Act Up est l'exemple d'un engagement collectif qui expose l'intimité des personnes.. Les mouvements de femmes ont aussi développé des revendications portant sur une nouvelle **répartition des tâches ménagères** ou des **rôles dans l'éducation des enfants** et aussi sur une **meilleure reconnaissance de la sexualité féminine**.

2.5. Un nouvelle conception plus fraternelle de la justice et de la solidarité.

Quatrième objection : cette valorisation de l'expérience vécue et ce refus de tout grand système d'analyse ne s'opère-t-il pas au détriment d'une conception large de la justice et d'une attention aux plus démunis ?

Ce repli sur l'expérience vécue (personnellement et/ou collectivement) est en effet toujours possible, à chaque étape... et peut-être s'amplifie-t-il même avec l'âge...

Mais justement, Dewey donne à sa vision de l'expérience démocratique une telle ampleur qu'elle interdit de se cantonner dans le cocon d'une expérience particulière : une expérience forte n'exclue pas les autres, bien au contraire, elle les appelle et aide à les comprendre ! L'enquête permet de localiser les secteurs qui sont exclus de la vie démocratique ; elle fait appel à l'intelligence collective, aux experts, aux sciences économiques et politiques qui permettent de repérer les injustices même quand elles ne s'expriment pas à travers des mouvements collectifs. Les théories éthiques et politiques sont indispensables pour définir des conceptions de la justice et des critères susceptibles de faire apparaître ces injustices et de les rendre intolérables.

Mais ces analyses théoriques ne suffisent pas ; la vie démocratique fait appel à une volonté politique et à la construction d'un consensus pour que s'en suivent des politiques de solidarité qui élaborent des lois et créent des institutions qui donnent aux exclus de nouveaux droits. Et comme l'explique Axel Honneth, ces droits sont importants à double titre, parce qu'ils redistribuent les richesses de la nation et parce qu'ils permettent aux bénéficiaires de retrouver le respect d'eux-mêmes.

Mais à leur tour, ces lois et ces institutions de solidarité n'apportent pas une garantie démocratique définitive : le risque de se bureaucratiser demeure dès qu'on oublie les expériences démocratiques qui sont à l'origine ! La vie démocratique ne se contente pas d'une solidarité purement institutionnalisée !

L'expérience démocratique appelle la solidarité à se prolonger en fraternité. L'efficacité et le professionnalisme des services de Sécurité Sociale et d'Action Sociale ne suffisent pas pour réintégrer les exclus dans la société, si des associations de solidarité ou de solidarités familiales ou de voisinages ne savent pas inventer de vrais gestes de fraternité !

Mais quelle différence en définitive entre une solidarité institutionnelle et la fraternité ?

- Essentiellement, tout ce que nous avons mis sous le terme d'expérience, en ceci qu'elle est :

- + **Réciproque** : la fraternité instaure un espace de communication où chacun peut avoir des qualités et des rôles fort différents tout en se reconnaissant réciproquement partie prenante d'un même enjeu existentiel
- + **Impliquante** : la fraternité nécessite une implication affective forte qui amène les personnes à quitter (du moins pour un temps...) leur posture d'observation ou de surplomb (celle des professionnels, des chercheurs, des bienfaiteurs ou des voisins) pour s'investir tout entier dans une histoire commune (qui peut très bien comporter des conflits et des rivalités, mais qui lie durablement)

Un régime démocratique qui ne garantirait que la liberté et que l'égalité, sans que se vive une vraie fraternité, n'offrirait que des expériences démocratiques tronquées !

«La tâche de la démocratie consiste pour toujours à créer une expérience plus libre et plus humaine que tous partagent et à laquelle tous contribuent »

L'exemple d'une solidarité qui se prolonge en fraternité :

- **l'Abbé Pierre, sa cape et son béret : entre l'appel du 1er février 1954 et le rassemblement des Compagnons** : En plein hiver 54, l'Abbé Pierre s'écrie sur les ondes de Radio Luxembourg « Ce matin, une femme vient de mourir gelée sur le trottoir du Boulevard de Sébastopol... La météo annonce un mois de gelées terribles... Il nous faut pour ce soir, et au plus tard pour demain... »

En quelques heures, 500 millions de francs sont rassemblés. Charlie Chaplin donne deux millions en déclarant : « Je ne les donne pas, je les rend. Ils appartiennent au vagabond que j'ai été et que j'ai incarné »

Tout un programme de logement social sera lancé ; c'est toute la politique de l'habitat qui va être impactée

... et le 24 mars, les « compagnons d'Emmaüs » sont créés pour proposer à ces personnes un véritable « compagnonnage » au long cours...

3. Comment envisager la spiritualité comme l'expérience d'un élan vital et d'un appel à réagir ?

En faisant l'inventaire de tous les trésors qu'une approche pragmatique trouve dans l'expérience démocratique, nous avons pu évoquer les prodiges d'**imagination** et d'**intelligence collective** qui s'y déploient. Nous avons vu comment ces capacités ouvrent des perspectives communes et permettent de raccrocher les multiples wagons de nos activités associatives, syndicales, culturelles ou politiques au

grand train de la démocratie, contrant ainsi les tendances à l'émiettement. Nous allons maintenant rechercher du côté de l'expérience spirituelle le troisième type de capacité créatrice, **l'élan vital avec toute sa charge émotionnelle**. Et c'est bien de lui dont nous avons un énorme besoin pour sortir de notre marasme, de notre petite vie individualiste ou de notre dilettantisme...

Mais que faisons-nous de la spiritualité quand nous la considérons ainsi, **comme une expérience interactive au sens où nous l'avons définie** dans la première partie, aux prises avec tout notre environnement familial, social, économique et culturel ? Que nous apporte cette manière de parler de la spiritualité ? N'est-ce pas passablement iconoclaste ? Pour ma part, il me semble qu'une telle approche (== de telles semelles orthopédiques !) qui replace la spiritualité parmi les quêtes de communication et de sociabilité, permettrait de corriger les conceptions trop identitaires de la spiritualité : celle-ci ne pourrait plus **se concentrer sur l'intériorité ni se réduire à une simple quête de soi...** puisque ce « soi » est replacé au cœur de l'expérience, dans toutes les connexions et dans toute l'histoire qui le constituent, face aux appels qu'il peut entendre au fond de lui, et auxquels il doit répondre en sortant de lui!

Sur quel chemin nous mène donc l'expérience spirituelle ? La réponse est paradoxale, à la fois sur le chemin de tout le monde et de toutes les « expériences fortes » où se manifeste un élan vital, et en dehors d'un certain nombre de fausses pistes pourtant fort fréquentées...

3.1 L'expérience spirituelle, c'est l'expérience d'un élan vital qui est présent dans toute « expérience forte ».

Quand Dewey parle de l'expérience spirituelle⁸ (et il en parle souvent...), ce n'est pas pour viser une expérience spécifique, ni une catégorie d'expérience, ni une « vie spirituelle » distincte de la vie ordinaire, mais bien plutôt pour exprimer un niveau d'expérience, ce degré qu'atteint une « expérience forte » quand elle mobilise entièrement une personne, quand elle l'émeut tout entier, l'ébranle, la déséquilibre et la met en mouvement, bref quand un « élan vital » s'empare d'une personne et la réunifie ou la reconfigure dans une nouvelle action : *« je décris la foi comme l'unification du soi par une allégeance à des fins idéales englobantes que l'imagination nous offre et auxquelles la volonté humaine répond en reconnaissant qu'elles méritent de contrôler nos désirs et nos choix. »* (P 23)

Pour lui, l'expérience religieuse⁹ fait donc partie intégrante de toutes les grandes expériences humaines ; elle s'enracine toujours dans une « émotion » qui transforme la vie, qui donne un sentiment de sécurité et de paix et qui unifie le « soi ». L'expérience religieuse réconcilie la moralité (l'« éthicité » en tant que « capacité à faire des priorités ») et l'émotion. (Ce n'est plus une affaire de « choix rationnel » mais d'« affectivité » !) *« Tout ce qui introduit une perspective authentique dans l'existence est religieux »* (p 17). *« La piété naturelle peut reposer sur un juste sens de la nature comme un tout dont nous faisons partie, tout en admettant que nous sommes des parties douées d'intelligence et de volonté grâce auxquelles nous avons la capacité d'accorder les conditions environnantes à ce que nous désirons. Une telle piété est un élément constitutif d'une juste perspective dans la vie. »* (p 18).

A l'instar de la poésie ou de l'art, l'expérience religieuse génère un élan qui stimule l'imagination et l'intelligence et qui ainsi façonne les interactions et développe le « soi » : elle nous connecte à l'univers et **nous tourne aussi vers quelque chose qui nous dépasse** ; l'ajustement avec le milieu naturel qui s'opère

⁸ En fait, Dewey parle surtout de l'« expérience religieuse », mais au sens où nous utilisons quant à nous le mot de « spirituel », c'est-à-dire en le démarquant des diverses religions, de leur tradition, de leur symbolique et de leurs rites. Ailleurs Dewey parle de « foi », de « dévotion » ou de « piété » en des sens synonymes.

⁹ « Une foi commune » traduit par Louis Quéré and Co à paraître aux éditions de l'EHESS

dans les expériences les plus fortes ne consiste pas seulement à s'adapter aux circonstances ni moins encore à se résigner à tout ce qui arrive et au destin ! Face aux complications de l'existence et aux déterminismes qui nous façonnent, il nous faut pour pouvoir imaginer un autre « possible » un idéal solide, une foi bien accrochée que nous ne pouvons certainement pas trouver en nous seul !

Dewey insiste : pour pouvoir envisager un changement possible dans son existence, pour réagir courageusement à une situation délicate, pour se lancer dans une expérience forte, il faut du ressort, il faut un sacré idéal, il faut y croire, il faut que quelque chose ébranle notre émotivité et nous mobilise tout entier !

Bien sûr, dans la culture sécularisée dans laquelle nous sommes, cette foi, cet attachement n'est plus du tout rattaché, la plupart du temps, à des références spirituelles ; mais, nous dit Dewey, il n'empêche qu'à y bien réfléchir, cette foi est bien du même ordre qu'une foi religieuse. D'ailleurs, pour en parler, nous sommes bien en peine... et même quand on ne croit pas en Dieu, il arrive souvent qu'on retrouve des connotations religieuses pour parler de l'affection, de la compassion, du sens de la justice, de l'égalité ou de la liberté qui nous motivent alors.

Pour Dewey, Dieu reste encore le symbole le plus significatif de tous ces symboles ou de tous ces idéaux qui sont capables de nous extraire de nos impasses pour nous ouvrir un chemin possible. Dieu résonne encore en ce monde comme un quelque chose qui nous dépasse, comme la vie elle-même, comme l'amour ! Et par ce simple fait, la vie vaut le coup ! Un avenir est possible !

Dans un jargon passablement abstrait, Dewey affirme que Dieu représente la figure d'une unité en acte du réel et de l'idéal, des valeurs et de leur mise en acte.

Et c'est ainsi que Dewey trouve davantage d'accointance entre sa propre foi en Dieu et celle d'un athée au cœur d'un même type d'expérience spirituelle, qu'entre lui et un religieux pieux absorbé dans des rites et des croyances qui le laisserait « froid ».

Bien sûr, cette théorisation de Dieu, ce Dieu des philosophes, n'est pas du goût de beaucoup de religieux qui peuvent y voir un panthéisme, une « naturalisation » de Dieu, une réduction de Dieu à des projections humaines...

Pour moi qui, comme beaucoup d'entre vous, avons d'autres références pour évoquer Dieu, (notamment chrétiennes), je trouve cependant dans cette approche un grand intérêt, dans la mesure où elle place ma foi spécifique en Dieu, de plein pied, tout naturellement avec les expériences fortes de mes « frères » athées ou adeptes d'autres religions ! Avec eux je puis ainsi partager des expériences spirituelles fort proches qui mobilisent les mêmes capacités d'imagination et d'intelligence et surtout la même émotion au cœur de nos existences individuelles et collectives !

Et par ailleurs cette approche donne un sacré relief à l'expérience spirituelle en y faisant résonner fortement l'appel d'un Dieu, d'un Idéal ou d'un être cher, en dehors de toute contrainte et en toute liberté. L'expérience spirituelle semble dès lors emportée dans une dynamique puissante où se délient des liens et s'en renouent d'autres, où se forment et se délitent des identités personnelles et collectives tout à la fois provisoires et durables, et où se libère l'élan vital qui est au fond de soi en réponse à des appels qui ne viennent pas de soi.

Et quel est cet appel qui me transcende et qui me donne de l'élan au plus profond de mon immanence (ou de mon existence) ? Comment le figurer ? Sur quelle scène le rechercher ? Dans quel espace se déploient nos cheminements spirituels ? Les fausses pistes ne manquent pas !

3.2 Première fausse piste : la cristallisation de l'idéal ou de la transcendance dans un surnaturel imaginaire ou dans le ciel des Valeurs

Il a toujours été fort tentant de chercher à figurer cette force sacrée qui est au fond de nous et qui nous meut. Toutes les mythologies ont ainsi décrit les vertus ou les capacités humaines sous la figure d'un Dieu : l'autorité (Zeus), l'intelligence (Athéna), le courage guerrier (Mars), le sens du commerce (Neptune), l'habileté du forgeron (Héphaïstos), la beauté (Vénus), la fécondité (Gaïa), etc... ont ainsi peuplé le panthéon grec sur la montagne Olympe. Dans les Andes, le Pacha Papa et la Pacha Mama continuent à structurer la « cosmovision » des peuples indiens.

Les monothéismes ont affiné cette figuration des catégories morales à travers un espace « supranaturel » (le ciel, la terre et les enfers) et un temps « supratemporel » (le temps de l'histoire et

l'éternité). Les religions ont mis en scène les jeux du Bien et du Mal, de la culpabilité et de l'expiation, des désirs, des plaisirs, de la violence et de la souffrance, à travers des Histoires Saintes, des rites, des images, puis des concepts et des théologies. Pour Dewey, ces symboles et ces cérémonies ont une réalité vraie dans la mesure où ils « représentent » vraiment l'expérience profonde des hommes, leurs sentiments, leurs angoisses, leurs désirs, leur élan vital, toute cette charge émotionnelle qui les fait vivre et agir ! Les religions révélées révèlent la vie et l'expérience profonde des hommes !... mais au prix d'une « objectivation » de ces forces morales ! ... et bien vite s'oublie ce lien entre les représentations et ce qu'elles représentent, entre les symboles (ou les rites) et les vertus (ou les forces morales) qu'elles exprimaient à leur origine, entre les démarches (ou les représentations) spirituelles et les expériences existentielles !

Dans la poésie, au théâtre, à l'opéra comme dans tout art, une telle personnification des vertus et une pareille symbolisation des puissances morales s'opèrent sans qu'il n'y ait de dupe ! Nul ne s'y trompe ! L'âme des « objets inanimés¹⁰ » renvoie à l'expérience sensible de certains objets sans aucune référence à un monde surnaturel ! La « madeleine de Proust » renvoie bien à toute une expérience du temps et de la mémoire sans que nul ne veuille la croquer ! Le buste de Marianne ou la photo officielle du Président de la République représentent dans les Mairies la Démocratie, sans que nul ne les vénère !

Le problème, d'après Dewey, c'est que dans la religion beaucoup prennent au premier degré ce qui est symbolisé. Une réification des symboles, pour ne pas dire une idolâtrie des images s'opère (par exemple, tous les « gris-gris », le trafic des reliques ou le Saint Suaire de Turin). Les religions ont alors tendance à figer et à « statufier » tous les idéaux opératoires qui nous font agir « de l'intérieur » en en faisant des « êtres surnaturels » préexistants qui détermineraient nos actions et prédestineraient nos existences « de l'extérieur » ! Elles transforment alors les « réalités » vécues dans l'expérience spirituelle en des « réalités objectives » observables de l'extérieur et analysables « scientifiquement » (Comme si l'expérience vécue de la foudre introduisait à une connaissance scientifique de la foudre !) L'expérience mystique est dévoyée pour en faire une voie d'accès à la connaissance objective de Dieu ! L'idée de Dieu est réduite à l'existence d'un être particulier préexistant, d'un « personnage » tirant les ficelles de l'histoire des hommes ! Un dualisme s'installe alors entre le monde de la nature et le monde surnaturel, entre l'histoire des hommes et celle d'un Dieu Tout Puissant qui détiendrait toutes les cartes dans sa main !

Pour Dewey, tant que ces interprétations de la religion maintiendront la fiction d'un monde surnaturel objectif inaccessible aux enquêtes et à l'intelligence naturelle, tant qu'elles se complairont dans des cérémonies et des icônes coupées de toute expérience humaine, elles ne pourront rien comprendre à ce qui fait la véritable force des expériences spirituelles, leur puissance émotionnelle capable de réunifier une existence. Les survivances du surnaturel (dont se repaît le « retour du Religieux !) corrodent donc de l'intérieur l'expérience spirituelle ! La sécularisation lui rend potentiellement toute sa puissance, en la libérant de toute cette gangue rationalisante et de ces pseudo-explications dualistes. Et dès qu'il n'est plus enfermé dans un autre monde surnaturel, dans l'« au-delà », Dieu peut redevenir « *la figure d'une unité en acte du réel et de l'idéal, des valeurs et de leur mise en acte* ».

Mais les religions ne sont pas les seules à idolâtrer les symboles et à les couper des expériences où ils sont nés. Paradoxalement, certaines approches humanistes, laïques ou pas, émasculent aussi la puissance des idéaux, quand elles les extraient de l'histoire et des combats d'où ils émergent pour les figer au ciel des « valeurs » artificiellement universelles ! Quand elles sont sorties de leur contexte et coupées de toute expérience, les Grandes Valeurs peuvent être adulées comme de grandes idées généreuses, sans que pour autant elles émeuvent les coeurs, fussent-elles des valeurs d'amour et de liberté ! Seule leur confrontation aux réalités sociales du moment et leur inscription dans des expériences vécues peuvent leur rendre du poids !

3.3 Deuxième fausse piste : le cantonnement de l'expérience spirituelle dans l'intériorité ou dans l'espace privé

¹⁰ « Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? »

Telle que nous l'avons définie, l'expérience spirituelle unifie la personne et les groupes en mobilisant l'imagination et l'intelligence au cœur de toutes les relations familiales, amicales et sociales, de tous les rapports de force de l'existence ; elle nous situe donc sur une route ouverte sur le monde ! On peut même dire que notre expérience spirituelle est « publique », en ceci qu'elle nous prend tout entier telle que nous sommes, dans la pluralité des relations qui nous constituent et que nous sommes appelés à modifier, avec toute la part « publique » de nous même : sont en effet très publiques les expériences de Moïse au Buisson Ardent (juste avant de soulever son Peuple), de Jésus face à Caïphe ou à Pilate, de Joseph Wresinski sur la Dalle du Trocadéro, de Gandhi en engageant sa marche d'indépendance de l'Inde !

Pourtant, très souvent, l'expérience spirituelle a été cantonnée dans l'intériorité, dans la conscience ou dans l'affectivité des individus, dans une « vie spirituelle » distincte de la vie ordinaire.

Fut un temps où la démarche spirituelle consistait essentiellement à des examens de conscience, à un retour réflexif sur son passé individuel, dans une perspective souvent moralisatrice et culpabilisante où l'« aveu des fautes » et la demande de pardon étaient centrales et où la sexualité prenait une place d'autant plus démesurée qu'elle était secrète et malheureuse !

Avec les Pentecôtismes et les Nouveaux Charismatiques, la libération de l'affectivité prit la première place : l'expérience spirituelle se focalisait beaucoup sur l'expression de ses affects et sur la chaleur de ses relations avec l'entourage.

Dans les courants Hindouistes ou Zen, le sentiment d'unification intérieure, la sensation de se trouver en harmonie avec le cosmos et avec son environnement sont au centre des recherches !

Mais dans quelle dynamique tous ces mouvements spirituels se placent-ils en fait et quelles perspectives donnent-ils à leur démarche, par delà les mots et les rites ? N'y a-t-il pas quelque chose de caricatural dans la présentation que je viens d'en faire les réduisant à une approche intimiste. A y regarder de plus près, il me semble que l'on pourrait repérer dans de très nombreux cas, par delà les expériences personnelles, toutes fort riches, courageuses et adaptées à chaque situation, des ouvertures très fréquentes sur la société et sur le monde selon des modalités évidemment fort différentes.

Dans les courants spirituels que je connais (essentiellement chrétiens), je constate que les plus grandes personnalités, y compris celles qui ont voulu vivre recluses au désert ou dans un monastère, ont toujours tenu à sortir d'elles-mêmes pour s'ouvrir au monde ou à une solidarité : Saint Bernard a créé des communautés monastiques qui ont défriché des marais et des forêts, Saint Vincent de Paule a créé les premiers Hôpitaux, le Père Wresinski a créé ATD Quart Monde, Ignace de Loyola a appris dans ses « Exercices » aux hommes d'action et de science, à discerner dans leurs « motions intérieures » celles qui pouvaient réorienter leur vie et toutes leurs relations avec le monde.

Et il me semble que ni Confucius ni Gandhi ne se sont confinés dans leur intériorité.

Par contre les pressions extérieures poussent souvent à ce confinement. La culture dominante pense spontanément que la spiritualité est une affaire d'intériorité. Et historiquement en France, ce sont bien les courants laïcs les moins branchés sur la spiritualité qui ont voulu confiner la religion dans la sphère privée (essentiellement d'ailleurs à l'intérieur des maisons ou des églises, pour les femmes et les enfants...)

3.4 Troisième fausse piste : le « désenchantement du monde » face à la sécularisation.

Nous avons vu comment les religions et les mouvements spirituels ont perdu le quasi monopole de l'« inspiration de l'action » : nos réactions et nos divers engagements ne se réfèrent plus guère à une quelconque spiritualité ! Désormais nos références sont innombrables et disparates, de nature extrêmement variées, soit que l'on se réfère à de grands modèles, des héros, des vedettes ou des proches, soit qu'on se réfère à des valeurs ou à des critères d'ordre psychologiques ou philosophiques, soit que l'on poursuive des objectifs professionnels, familiaux ou militants : il n'y a plus dans notre société de cadre de référence commun... et pourquoi pas ? Il n'y a pas forcément de difficulté insurmontable à coopérer intensément avec des personnes qui n'ont pas du tout les mêmes priorités, pourvu qu'il y ait un respect mutuel et une compatibilité des normes pratiques !

A mon avis, le principal problème est ailleurs : le trop peu et le trop plein de référence morale : Face à cette profusion de références possibles, et face à la vitesse à laquelle les effets de mode surgissent et

disparaissent, beaucoup peuvent être déboussolés ; les déceptions sont à la hauteur des enthousiasmes ! Et au bout de compte, un grand nombre sont **désenchantés**, ne sachant plus à quel saint se vouer. Il ne s'agit pas seulement d'une crise des valeurs : bien plus largement, beaucoup souffrent d'un manque de cadre de référence, de modèles, de goût, d'idéal désirable et sans doute même de grands désirs..

Le risque est alors d'une grande déprime ! Le nombre de suicide se maintient à un haut niveau, notamment parmi les jeunes, la France est champion du monde dans l'usage des antidépresseurs... Le pessimisme gagne la littérature et les arts... Le sentiment de solitude monte... l'indifférence au voisin aussi... Va-t-on vers une perte de morale généralisée ?

3.5 Quatrième fausse piste : le grand bazar des spiritualités et l'ouverture d'un marché mondialisé des expériences spirituelles.

A l'inverse, on peut tout aussi bien penser que notre société souffre d'une trop grande abondance d'offres spirituelles ! Par derrière le retour du religieux et la montée des communautarismes, on voit grandir l'attrait de la religion chez les musulmans de France, y compris chez les jeunes et notamment chez les jeunes filles, beaucoup moins chez les jeunes chrétiens... et pas toujours sur une base intégriste !

Mais on assiste aussi à un maintien des sectes à un bon niveau... peut-être d'ailleurs attisé par l'hostilité de la MIVILUDES...

Mais on voit surtout une prolifération d'activités paraspirituelles autour du Zen et du Yoga, des danses et des sports, des médications et des alimentations, en quête d'un nouvel équilibre entre nos sens et la nature, entre notre intellect et notre affectivité, entre notre soi, les autres et le monde. Certaines de ces activités sont davantage tournées vers des réflexions psychologiques et vers les Relations Humaines, d'autres vers la méditation.

On peut prendre le tournis devant cette profusion qui prend parfois l'allure d'un grand bazar où les offres sont mises en concurrence, d'un bout à l'autre de la planète, dans un métissage accéléré des cultures et des traditions.

On peut aussi craindre une folklorisation et une esthétisation qui cultivent certains gestes, certains rites ou certains arts en les coupant totalement de leur sens spirituel et de la vision du monde qu'ils inspiraient : combien pratiquent le yoga, le zen, le chant grégorien ou telle danse sacrée comme de l'aerobic ! Combien se lancent sur les chemins de Saint Jacques comme au marathon de New York ou bien comme dans une méharie saharienne !

Beaucoup peuvent s'y perdre et zapper d'un lieu à l'autre sans trouver de vraie satisfaction...

Mais à la suite de Dewey, on peut aussi trouver dans cette quête polymorphe autre chose que la simple expression d'un manque ou que la quête de soi. Dans bien des cas, il y a aussi l'amorce (ou davantage) d'une expérience spirituelle au sens où nous l'avons définie, avec le déploiement d'une imagination et d'une intelligence collective autour d'une puissance émotionnelle qui met en mouvement les individus et les groupes... Et pourquoi ne pas trouver là aussi des résonances avec bien d'autres expériences fortes ?

3.6 Cet espace qui s'ouvre au christianisme et à toutes les anciennes traditions religieuses pour inspirer de nouvelles expériences spirituelles inscrites dans notre vie démocratique actuelle.

Et peut-être qu'au terme de cette longue odyssée à travers les esquifs des expériences plus ou moins spirituelles, nous pouvons revenir à notre point de départ et retrouver en notre pays d'autrefois les vertus que nous avons croisées ailleurs ! Dans cette grande foire des spiritualités, pourquoi les anciennes traditions ne sauraient-elles pas inspirer de nouvelles expériences spirituelles susceptibles de soulever à nouveau notre imagination et notre intelligence collective dans un grand courant d'émotion ?

Et pour ceux d'entre nous qui sommes d'origine chrétienne, n'est-il pas aisé de trouver dans l'Évangile une extraordinaire « mise en valeur » des expériences personnelles ? Qui mieux que Jésus a su reconnaître la puissance de leur expérience chez les enfants, chez les femmes, chez les malades, chez les étrangers appartenant à d'autres religions et même chez les ennemis, soldats ou percepteurs d'impôt, et même chez un bandit au moment de mourir ? Qui mieux que lui a su communiquer avec les gens à partir

de leur expérience ? Et c'est bien au cœur de son expérience personnelle que l'Évangile nous dit que Jésus entendait son Père lui parler, non pas dans une lecture directe et immédiate, aucune liaison téléphonique n'est ici évoquée ! Aucune intervention surnaturelle n'est attendue, bien au contraire, elles sont repoussées comme des tentations ! Mais de longues soirées de prière et d'attente, comme des invités à la noce qui attendent désespérément l'arrivée du marié en retard !

Peut-être pourrions-nous retrouver ce Père de Jésus Christ qui l'appelait à vivre et à réagir jusque sur la croix et qui lui a donné vie dans l'expérience des pauvres, des exclus, de tous ceux qui sont porteurs de paix jusque dans les situations les pires. Comme l'Abbé Pierre, comme la MèreTérésa, comme Joseph Wresinski, nous trouvons dans l'expérience des exclus, des laissés pour compte et de tous ceux qui pleurent une expérience forte, bien aussi forte et sans doute davantage que celle des puissants et des gens de renom, une expérience qui résonne avec les Béatitudes, une expérience qui mérite une place éminente dans notre société et qui contribue à la vie démocratique.

Mais tout ça se discute évidemment avec nos compagnons qui ne partagent pas cette histoire et qui trouvent ailleurs leur source d'inspiration...

« Les fins idéales auxquelles nous attachons notre foi ne sont pas incertaines ni insaisissables. Elles prennent une forme concrète dans la compréhension que nous avons de nos relations mutuelles et des valeurs contenues dans ces relations. Nous qui vivons aujourd'hui, faisons partie d'une humanité qui s'étend jusqu'à un passé lointain, une humanité qui a interagi avec la nature. Les choses auxquelles nous attachons le plus de prix dans la civilisation ne viennent pas de nous. Elles procèdent des actions et des souffrances de la communauté humaine ininterrompue dans laquelle nous ne sommes qu'un chaînon. Il est de notre responsabilité de conserver, de transmettre, de modifier et d'étendre l'héritage reçu... Là sont tous les éléments dont a besoin une foi religieuse qui ne soit pas confinée... » (p 57)

En guise de conclusion : quelle posture nous fait prendre cette approche de la démocratie et de la spiritualité en terme d'expérience ?

Il y aurait beaucoup de choses à dire pour conclure sur la manière dont la démocratie peut trouver un point d'appui dans l'expérience spirituelle (un élan, une vigueur, une ouverture, un courage, un dévouement, une modération, une remise en question des autocrates, des technocrates, des bureaucrates...) et dont réciproquement, la spiritualité peut trouver une authentification dans l'expérience démocratique (une incarnation, une vérification, une régulation interne, une ascèse, une relativisation des gourous, du « soi » et de ses certitudes, une mise en synergie...).

Je terminerai d'une façon plus personnelle en vous disant brièvement comment cette manière de mettre l'expérience au centre de la réflexion m'a concrètement amené à changer de posture... et cela me permettra de vous rendre la main aussitôt après : « et pour vous qu'en est-il ? »

Pour moi, c'est devenu clair : « Prendre les réalités sociales par le biais de l'expérience », c'est **faire bouger les lignes** : depuis que je m'y suis attelé, je vois autrement le rapport entre les utopies perdues et le « possible » plus actuel que jamais, entre ce que j'ai appelé le « micro » et le « macro », entre l'engagement militant et l'éparpillement dans des activités multiples, entre les mobilisations sociales et le fonctionnement des institutions, entre la vie associative, les sautes d'humeur de l'opinion publique, l'attachement des publics à leur média et le rouleau compresseur de l'appareil d'Etat... et du marché... et du coup entre l'État et la société civile, entre le monde des valeurs et le monde professionnel de la compétence et de la compétitivité... bref, entre la politique et la spiritualité !

Cette approche m'a donné un **bol d'air frais** en me permettant de sortir d'un certain nombre de crispations sur des théories ou sur des clivages classificateurs qui m'avaient pourtant à l'époque ouvert l'esprit : en explorant concrètement la vitalité des expériences collectives, je perçois autrement les vieilles oppositions entre capitalisme et socialisme, entre lutte des classes et changement de mentalité, entre Révolution et Réforme, entre la réalisation de soi et le devoir de solidarité.

Mon cadre de référence a changé à nouveau ; **mes référents ultimes ne sont plus les mêmes** : déjà précédemment, les valeurs humanistes d'amour et de justice avaient cédé leur place centrale à des analyses de type scientifique. Désormais, les concepts de « classe sociale », de « rapport de production »,

de « loi du marché », de « superstructure juridique ou culturelle », ceux d'« inconscient » ou de « pulsion de vie ou de mort », tous les déterminismes sociaux ou psychologiques, tous ces objets des sciences sociales, ont à mes yeux perdu à leur tour leur place de référent ultime pour ne plus être que des « outils d'analyse » parmi d'autres, attelés à la tâche de « mettre en valeur » les « expériences humaines » concrètes... sur lesquelles les acteurs ont aussi un savoir spécifique !

Et du coup, cette approche centrée sur les « expériences humaines » concrètes me permet de viser une **posture modeste, créative et tenace, ouverte et ferme, personnelle et collective, sécularisée et profondément spirituelle :**

- ***modeste, créative et tenace*** : comment ne pas être modeste face à notre propre expérience et à celle des autres? Chacun son expérience, ses forces et ses limites propres, avec sa dose, chaque fois différente, d'imagination, d'intelligence et d'émotion ! Que pèsent les vérités définitives, les grandes théories, toutes les doctrines en « -isme » face au vécu d'une personne ou d'un groupe ? Et qu'est-ce qui nous garantit des expériences avenir ? Il nous faudra bien trouver des solutions à ce qui nous arrivera... et nous saurons bien inventer une manière de s'adapter ! Inch Allah ! Pas de souci ! La contingence et la relativité des expériences ne nous désarment pas ! Bien au contraire, elles donnent un goût d'aventure ! Forte des expériences collectives passées, l'approche pragmatique fait confiance aux capacités de l'humanité à s'auto réguler collectivement et à surmonter les crises les plus graves !
- ***ouverte et ferme*** : quand on a vécu une expérience forte, on est généralement plus ouvert aux expériences des autres, plus tolérant pour les points de vue différents, mieux préparé à encaisser les coups et même les violences ! La confrontation des expériences n'a rien d'une compétition avec un vainqueur et un vaincu ; les enquêtes et l'intelligence collective ne visent pas à « convaincre » mais à « reconnaître » les forces, les vulnérabilités et les spécificités de chacun. Rien ne compte tant que de comprendre les relations humaines par delà les différences de race, de classe ou de culture ! Du coup, le relativisme et l'indifférentisme ne sont plus de mise !
- ***personnelle et collective*** : par définition, une expérience ne peut pas se vivre par préterition, ni en dehors des interactions dont elle est partie prenante. Pas question de se complaire à regarder nos expériences de l'extérieur en se perdant dans les hésitations ou dans les plaintes, dans l'autocritique permanente, dans le dilettantisme des éternels commentateurs, ou, pire encore, dans la nostalgie des combats d'autrefois ! Nos semelles correctives nous permettent de prendre la route en toute confiance, attentifs aux opportunités qui ne manqueront pas de se présenter, personnellement impliqués dans des relations collectives qui ne nous font nullement perdre nos spécificités propres ! L'engagement dans la mêlée n'a rien d'une perte de soi dans un anonymat généralisé ; il permet une reconnaissance réciproque des divers partenaires.
- ***sécularisée et profondément spirituelle*** : nos expériences se vivent désormais dans un monde laïc et pluraliste en s'expliquant et en se régulant selon des références séculières, respectueuses de la diversité des valeurs. Mais le passage à l'action, la prise de risque, la sortie de son « quant à soi » nécessitent, bien autant qu'à d'autres époques, un élan, une force, une foi, une détermination qui n'ont rien de réflexe ni d'automatique... et qui peuvent sans doute se trouver dans les expériences spirituelles, dans la reconnaissance d'une Vie (ou bien d'un Père, d'une Fraternité, d'un idéal) plus forte que nos individualités et susceptible de nous émouvoir.

Mais stop ! Ce n'est pas dans mon interminable bavardage que vous trouverez cet élan, mais au fond de votre propre expérience... si vous la regardez dans sa radicalité, c'est-à-dire, si vous savez écouter ce qui vous dépasse, vous et moi !

Christian Saint-Sernin, Saint-Etienne, 2010